

Université  
de Liège



***IWEPS***

**Institut wallon  
de l'évaluation,  
de la prospective  
et de la statistique**

# Recherche

## Identités et capital social en Wallonie

Approche territoriale du capital social :  
recherche qualitative sur un terrain d'application d'une politique  
visant au redéveloppement d'un quartier par la stimulation du capital  
social

### Rapport final

Décembre 2007

***Direction de la recherche***  
*Ulg – Institut de Sciences Humaines et Sociales*  
**Marc Jacquemain**  
*IWEPS*  
**Daniel Defays**

***Chercheur***  
**Patrick Italiano**

## **Remerciements**

Nous tenons à remercier ici les différentes personnes qui nous ont aidé à réaliser cette recherche :

Pascal Burquel pour la collaboration dans le cadre de son mémoire

L'ensemble des membres d'Optima pour leur collaboration cordiale à tous les moments, avec une mention particulière pour :

Jean-Marie Delvoye pour la porte ouverte,

Emmanuelle Brunetti pour la base de données d'enquête,

Concetta Cusumano pour l'historique des actions,

Pierre Doyen et Frank Gerard pour les visites dans le quartier, les réunions d'ateliers et les interviews de participants à l'expo photo

## **Introduction**

A l'opposé de la définition bourdieusienne du capital social, qui l'inscrivait en tant que ressource individuelle compétitive (le carnet d'adresses facilitant la transformation de capital culturel en capital économique, notamment), la conception mise en avant par les auteurs anglo-saxons, et reprise à leur compte par les grands organismes internationaux se fonde sur l'hypothèse que le capital social est une « propriété » qui bénéficie, au sein d'une communauté, aussi à ceux qui ne participent pas le plus activement aux réseaux sociaux les plus développés. Le capital social serait donc producteur, dans la terminologie des économistes, *d'externalités* positives. Ce serait même sa caractéristique fondamentale, en somme. L'étude du capital social, vu sous cet angle, nécessite donc une approche par grandeurs agrégées plutôt qu'une approche individuelle, puisque c'est la communauté dans son ensemble qui fait sens et non ses individus pris un à un et éventuellement classés par « niveau » de capital social.

Nos recherches ont pourtant jusqu'ici, implicitement ou explicitement adopté une approche individuelle, que ce soit dans nos démarches quantitatives ou qualitatives. Lors de notre recherche qualitative précédente, portant sur les populations en précarité aiguë, nous avons voulu retracer l'évolution (« niveau » de départ, gain ou perte au fil des incidents de la vie, mécanismes mettant en évidence son importance pour une réinsertion,...) du capital social sous ses différentes formes dans la trajectoire de vie de personnes ayant connu des épisodes aigus. Cette approche sous forme de récits de vie, bien qu'elle ait eu pour intention de dégager des observations générales sur l'évolution du capital social selon les circonstances de la vie, ne pouvait être plus individuelle dans sa conception. Nos recherches quantitatives fondées sur des enquêtes auprès de la population wallonne ne sont pas en reste. A l'exception des comparaisons entre provinces présentées par Marc Jacquemain dans « Fédéralisme-Régionalisme »<sup>1</sup>, les exploitations permises par les données d'enquête ont toujours pour caractéristique de comparer d'une manière ou d'une autre les individus dotés d'un niveau élevé de capital social (pris sous un indicateur ou l'autre) à d'autres individus « moins dotés », ceci tantôt pour rechercher les déterminants, tantôt pour repérer les conséquences plus ou moins heureuses de ce « capital », ou encore pour vérifier si les différentes dimensions du

---

<sup>1</sup> Jacquemain M., "Le capital social: essai de cartographie wallonne", in *Fédéralisme-Régionalisme*, Numéro spécial 2005-2006, Liège, ULg, pp113-153

capital social tel que défini par les auteurs « autorisés » sont effectivement corrélées comme on s’y attend.

C’est donc, plutôt qu’une nouvelle monographie d’un groupe social spécifique, une approche territoriale que nous avons proposée comme répondant mieux au souci d’envisager le capital social dans ses externalités. Nous avons voulu tenter de documenter, autant que faire se peut, les bénéfices collectifs qu’il peut apporter à une collectivité dans son ensemble, en délaissant si possible son aspect individuel.

Ce choix est étroitement articulé à la question du rapport entre capital social et politiques publiques, suivant en cela une préoccupation profondément ancrée dans la réalité actuelle de la région wallonne. Cette question a été étudiée en détail, du point de vue théorique et dans ses implications, dans le rapport intermédiaire de cette recherche. Si le capital social est une ressource à mobiliser en vue d’une plus grande participation à la vie publique, d’une part, et une sorte de condition au développement économique, comme le laissent penser les organismes internationaux, il s’agit alors d’un sujet d’étude privilégié pour la définition de politiques efficaces en matière de redéploiement économique. Les plans de soutien au dynamisme économique, articulés sur la recherche, l’innovation, et la formation devraient-ils être complétés par des mesures de soutien au « capital social » sous ses différentes acceptions ? Et si oui, par quel type d’intervention ? Ceci nous semblent être les enjeux de cette recherche, sans que nous puissions prétendre y apporter des réponses exhaustives, loin s’en faut.

### ***Du point de vue des politiques publiques***

Marc Jacquemain a montré, dans son article sur les comparaisons entre provinces wallonnes, qu’une certaine convergence pouvait être observée entre différents indicateurs de capital social, d’une part, et les caractéristiques socio-économiques (taux d’emploi, niveau de revenu, niveau d’éducation,...) au niveau provincial agrégé, traçant globalement une opposition entre l’axe nord-sud (Brabant wallon, Namur, Luxembourg), plutôt mieux placé, et l’axe est-ouest (Hainaut et Liège) en déficit sur l’ensemble des mesures. Une telle observation tendrait plutôt, comme l’auteur le relève dans sa conclusion, à s’interpréter en termes d’impact du socio-économique sur le capital social que dans le sens inverse, compte tenu de ce que nous savons de l’histoire socio-économique wallonne. Toutefois, le niveau d’analyse provincial s’est imposé pour cet article comme limite de l’instrument enquête : les effectifs, même en présence d’un échantillon total de 2500 Wallons, ne permettent pas de faire des analyses

fiables à un niveau plus fin. Or, en dehors d'effets liés au type d'habitat, variable non contrôlée dans l'enquête de 2004, il est improbable que des politiques différentes aient été menées entre les provinces wallonnes qui puissent être invoquées comme causes des effets mesurés. Une politique publique avec un impact observable n'est donc envisageable que, soit à un niveau plus local, type travail sur un quartier voire une commune, soit comme ligne politique plus générale, dont les effets doivent alors probablement composer avec une plus grande inertie dans le temps.

Outre la mise en évidence d'effets éventuels d'un niveau élevé de capital social sur des objectifs sélectionnés par un niveau de pouvoir politique, la question se pose d'identifier les leviers de soutien au capital social. Si celui-ci est effectivement porteur d'externalités positives, il s'agit alors d'identifier quels types d'actions ou d'initiatives pourraient le favoriser afin d'obtenir indirectement les outputs sociaux et/ou économiques escomptés : il s'agit bien d'enjeux pour des politiques publiques, en rapport avec les questions théoriques ayant fait l'objet du rapport intermédiaire.

Les conséquences peuvent se décliner de différentes manières. Si le capital social s'avère « vertueux », il convient d'une manière générale de rechercher des politiques qui, à minima, ne le détruisent pas. John Field<sup>2</sup> a déjà cité des exemples, en Angleterre, de politiques ayant des effets négatifs, qui portent donc atteinte, indirectement et involontairement certes, à la qualité de vie des populations concernées. C'est le cas par exemple des « assainissements » immobiliers qui cassent le tissu social des populations habitant des quartiers populaires en dispersant les habitants. Mais on peut aussi s'intéresser à des types de politiques visant plus ou moins explicitement à accroître ou favoriser le capital social. Parmi celles-ci, on peut citer, en référence à notre recherche antérieure sur les personnes en précarité aiguë, les projets des relais sociaux ou d'associations qui ont pour objet de promouvoir l'activité collective et la délégation de responsabilité à des personnes précaires, afin de favoriser leur réinsertion. Nous en avons illustré l'efficacité à l'échelle des projets étudiés en 2006<sup>3</sup>.

Mais en dehors de ces projets ciblés sur une population particulière, il peut nous intéresser de prendre connaissance du type d'opérations envisageables ayant pour objet le soutien à la dimension structurelle du capital social, c'est-à-dire la promotion volontaire de la participation associative, de la coopération, des relations de voisinage, etc. On peut voir dans ce type de projet politique une mise en œuvre non « répressive » de préoccupations ayant présidé à la

---

<sup>2</sup> John Field, *Social Capital*, Routledge, London, 2003

<sup>3</sup> P. Italiano, *Du « capital social » à l'utilité sociale*, Editions de l'ULg, Liège, 2008

conceptualisation de l' « Etat social actif » en réaction au constat des effets néfastes de l'état d'« assisté » des populations exclues du marché du travail. Au risque d'anticiper sur les résultats de la recherche que nous introduisons ici, nous pouvons peut-être citer à ce propos un extrait d'interview de Mme K. « *[les qualités que j'attends d'une personne, c'est] ne pas vouloir rester des assistés, de vouloir améliorer leur vie, se sentir mieux. [...] On peut les aider, on peut les soutenir, mais après un temps, si le déclic ne se fait pas, ben, ça ne dépend plus de nous.* » A ce sujet, Marc Jacquemain écrivait en introduction de l'ouvrage « Capital social et dynamique régionale, à propos des types de capital social, que « *les deux formes de liens ne produisent pas les mêmes effets : selon une formule régulièrement reprise, le « bonding » est utile pour s'en sortir (get by) et le « bridging » sert plutôt à progresser (get ahead). Autrement dit, si ce sont les liens forts avec les proches qui sont les plus utiles en cas de difficulté matérielle ou psychologique lourde, ce sont les liens plus faibles avec des gens plus différents qui seront utilement mobilisés dans une perspective de recherche d'opportunités nouvelles.* »<sup>4</sup>

En fonction de ces enjeux, il convenait donc de choisir pour cette partie de la recherche une échelle d'étude où l'on puisse à la fois avoir un minimum de contrôle sur l'homogénéité socio-économique, afin de pouvoir raisonnablement attribuer des effets observés au capital social, et une connaissance des actions menées pour développer, directement ou indirectement, du capital social. Il était par ailleurs d'autant plus intéressant de prendre en compte le contexte de redéploiement socioéconomique wallon, contexte dans lequel s'inscrit nécessairement tout projet d'une telle politique publique, et donc de privilégier un terrain concerné par cette problématique.

### ***Les approches agrégées***

Les études qui ont eu le plus de succès pour populariser le concept de capital social sont celles qui ont tenté de mettre en évidence ses propriétés communautaires, le cas échéant en contrôlant les variables socio-démographiques des populations concernées. Il en allait ainsi, par exemple, de l'explication des performances scolaires des enfants catholiques aux Etats-Unis comparées à celles des enfants protestants. La promotion du capital social par la Banque Mondiale est une conséquence de l'hypothèse avancée quant aux échecs des politiques de développement promues par les institutions de Bretton-Wood dans de nombreux pays du Tiers-Monde : les recettes économiques n'étaient pas en cause, mais leur application était

---

<sup>4</sup> Houard J. et Jacquemain M. (Eds.), *Capital social et dynamique régionale*, De Boeck Université, Bruxelles, 2006, p. 16

déficiente par défaut, précisément, de capital social. Le texte fondateur de Putnam, *Making Democracy work*, mobilise le capital social pour expliquer les différences de développement économique et d'efficacité démocratique par la culture civique et le capital social, après que l'auteur ait passé en revue les explications alternatives, toutes invalidées selon ses observations et déductions. Plus près de nous, le Prof. Van Schaik de l'Université de Tilburg a comparé en 2001 le capital social, d'une part, et les taux de croissance du PIB de 54 régions d'Europe à partir de calculs sur les données de l'European Social Survey, trouvant une corrélation entre ces grandeurs.

Ces approches agrégées sont cependant souvent critiquées en ce qu'elles mobilisent des indicateurs à géométrie variable, multiples, parfois choisis « par défaut », parmi des données incomplètes ou des « proxy ». Le problème est souvent qu'à de telles étendues géographiques, les auteurs doivent se contenter d'indicateurs considérés comme suffisants, mais dont l'étude à un niveau individuel peine à démontrer la convergence, sous forme de corrélations fortes qui justifient de se contenter de l'un ou l'autre de ces indicateurs. Nous avons fait une tentative dans ce sens dans l'ouvrage « Capital social et dynamique régionale ». Jarl Kampen arrive à des conclusions aussi réservées à partir de la comparaison entre des données d'enquête, d'une part, et des données agrégées d'autre part, pour une sélection de municipalités flamandes<sup>5</sup>.

Une telle étude pose des problèmes à un niveau plus fin, dans la mesure où il est très rare qu'une collecte significative puisse être menée sur un nombre suffisant de sujets, à un niveau local, pour une exploitation quantitative. Les données administratives agrégées disponibles ne sont généralement pas suffisamment ciblées pour nous informer un peu efficacement sur le niveau de capital social. Quant à celles qui sont effectivement accessibles – dont celles sur la gouvernance utilisées par Kampen –, ce sont celles, précisément, dont il faudrait démontrer qu'elles constituent un « output » positif du capital social. Ce n'est donc qu'au prix d'hypothèses audacieuses, comportant en elles-mêmes la réponse aux questions posées, que l'on pourrait dans un raisonnement tautologique utiliser ces données comme indicateurs de capital social : il y a au minimum des questions qui restent ouvertes sur le sens de la causalité, sinon un risque de circularité. Par ailleurs, même si des hypothèses raisonnables pouvaient être faites sur des liens entre certains indicateurs, l'attribution au capital social de variations dans ce qui représente l'output reste sujette au contrôle d'autres variables, par exemple

---

<sup>5</sup> JARL K. KAMPEN, *The consistency of citizen and municipal level indicators of social capital and local government performance*, Working paper, VUB, mai 2007

sociales ou culturelles difficilement neutralisables sur une grande échelle. Ainsi, l'examen des résultats obtenus par van Schaik dans sa comparaison entre régions d'Europe laisse-t-elle perplexe, comme nous l'avons pointé dans le rapport intermédiaire, quant au fossé qui sépare des régions germaniques comme les régions néerlandaises et flamande d'une part, et le reste de l'Europe d'autre part, pour que l'hypothèse explicative du capital social tienne sans faire référence à d'autres variables sous-jacentes.

Une approche agrégée semble pourtant nécessaire, au moins en partie, pour tenter de mettre en évidence des externalités du capital social au niveau territorial. Il nous semble dès lors que le choix d'un terrain de dimension restreinte, où l'on puisse prendre en considération à la fois les caractéristiques socioculturelles et socio-économiques de la population, ainsi qu'une idée de l'activité associative et de son évolution, est la condition nécessaire pour tenter une recherche, fût-elle exploratoire, sur cette approche.

## ***L'approche individuelle***

### **Les études quantitatives**

Nous l'avons rappelé en introduction, les recherches quantitatives, sur base de données d'enquête, où les analyses font des indicateurs du capital social des variables explicatives, constituent implicitement une approche individuelle. Il est rare d'avoir un effectif d'enquête suffisant pour pouvoir se livrer à une analyse significative portant sur un territoire « contrôlable », au sens que nous indiquions au paragraphe précédent. Le contrôle des variables sociodémographiques s'avère en effet techniquement impossible dès que l'on veut par ailleurs isoler une zone géographique restreinte. L'analyse consiste alors à mesurer les caractéristiques de ceux qui ont un niveau de capital social élevé et celles de ceux qui en ont un moindre, quel que soit le niveau observable pour l'ensemble de la communauté à laquelle ils appartiennent. Ceci fait donc implicitement l'impasse sur ce que les auteurs « classiques » du capital social lui prêtent comme vertu principale, « l'huile dans les rouages » de la démocratie et de la prospérité, vertu dont sont censés bénéficier tant ceux qui sont fortement impliqués que ceux qui le sont moins, puisque les normes de la communauté devraient être influencées par ces pratiques « intenses » de coopération. Les analyses à un niveau territorial délimité et suffisamment détaillées sont pratiquement exclues des méthodes de collecte existantes, sauf à escompter introduire un jour des questions sur le capital social dans un recensement de la population, pour autant que l'on en organise encore, en Belgique.

## **Les études qualitatives**

A notre sens, le problème n'est pas moins aigu dans une approche qualitative. Nous l'avons en quelque sorte contourné dans notre recherche précédente en ayant recours, d'une façon que nous avons expliquée dans le rapport, au concept de lien social chez les précaires, qui évitait entre autres les difficultés liées au concept de « capital ». Dans une logique d'approche qualitative territoriale, ce problème se repose de toute évidence. Des questions cruciales se posent sur comment appréhender, via une collecte d'information qualitative, l'estimation d'un niveau de capital social collectif relatif au territoire sélectionné ; l'évaluation de l'impact des initiatives menées sur ce territoire et qui justifient son choix, par contraste avec d'autres territoires moins bien couverts ; les outputs significatifs susceptibles, sans hypothèses audacieuses, d'être mis en rapport avec le niveau de capital social généré ; et enfin la sélection de témoins crédibles pour fournir des éléments de cette évaluation. Ces problèmes de design de la recherche nous ont paru d'une solution difficile en l'absence de source externe pour la comparaison entre territoires.

En effet, dans une approche strictement qualitative, des entretiens et/ou observations devraient être menés qui permettent de collecter, au moyen d'un nombre limité de prises d'information, les évaluations des dimensions citées ci-dessus, y compris auprès de personnes en dehors du territoire sur lequel des initiatives favorables au capital social sont menées, afin de documenter le contraste entre deux territoires. Si l'on peut raisonnablement accéder, avec une bonne légitimité et sans trop de problèmes de sélection des répondants, à des témoins liés aux initiatives prises en exemple, la démarche est nettement moins aisée sur un territoire où, par définition, ces initiatives manquent. On peut citer comme écueils : le risque de variation individuelle si les témoins du territoire « de contrôle » sont sélectionnés aléatoirement, puisqu'ils sont nécessairement peu nombreux ; la contradiction intrinsèque entre cette approche et l'objectif d'estimer une propriété du territoire en termes de capital social ; une difficulté à motiver à répondre des personnes choisies précisément parce qu'elles sont étrangères ou ne bénéficient pas des initiatives qui nous servent de référence ; le risque de biais de réponse, dans un sens stratégique, par exemple, si les interviews se font auprès d'opérateurs ou d'acteurs locaux.

### ***La sélection d'un terrain de recherche pertinent***

Ces écueils nous ont poussés à la recherche de territoires fournissant des opportunités particulières pour notre projet, sur deux dimensions : d'une part qu'un territoire fasse l'objet d'initiatives d'une ampleur et d'une durée suffisantes pour faire l'hypothèse raisonnable d'un

effet d'aura sur la communauté habitant le territoire en question, en dehors du seul cercle des personnes actives dans les initiatives en question, et d'autre part un territoire pour lequel un système d'information général suffisamment développé existe, qui inclue des territoires similaires pour lesquels les mêmes informations soient disponibles en dehors de la zone d'initiative. Ce système d'information devait comporter des éléments classifiables comme outputs supposés du capital social, et si possible des informations sur des éléments faisant eux-mêmes partie du capital social, de telle sorte à pouvoir évaluer l'impact des initiatives à la fois sur les outputs et sur le capital social comme intermédiaire possible.

### **Ougrée, le REIT et Optima**

En tant que tel, le quartier d'Ougrée-bas présente des éléments appropriés pour la recherche que nous avons menée. D'abord, il a une population relativement homogène socialement, plus défavorisée que l'ensemble de la commune de Seraing comme nous le verrons avec quelques indicateurs. Ougrée-bas est assez bien délimité, et correspond plus ou moins à une espace identifié comme tel par les habitants, les quartiers limitrophes étant assez bien démarqués. Il faut toutefois remarquer qu'une partie significative du quartier est symboliquement et physiquement séparée de l'ancien centre d'Ougrée par les installations restantes du haut fourneau et la voie rapide : il s'agit du « Biez du Moulin », mais c'est aussi une des zones d'action privilégiées d'Optima, de telle sorte qu'à cet isolement physique ne correspond pas, au contraire, une mise à l'écart des initiatives.

Autant sinon plus que le centre de Seraing, Ougrée-bas est un quartier touché de plein fouet par le désengagement de la sidérurgie au cours de ces 25 dernières années. Territoire encore quasi rural dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ils s'urbanise autour d'une « fabrique de fer » à la fin de ce siècle, puis accueille hauts fourneaux, aciéries, ateliers mécaniques ainsi que toute l'activité induite. C'est jusqu'à la fin des années 1970 un centre industriel et commercial très actif : des milliers d'ouvriers entrent et sortent à chaque pause des différents accès à ce qui s'appelle alors « Cockerill-Ougrée », résultat déjà de la fusion de Cockerill et Ougrée-Marihaye, justifiant une intense activité de commerces, une gare de chemin de fer, une maison du peuple faisant face à un cercle paroissial, etc. Aujourd'hui restent des friches industrielles, dont des hangars abandonnés ayant servi de dépôt de vieux pneus et autres déchets, des anciennes maisons de commerce, un habitat délabré, le tout surplombé à une extrémité par une voie rapide sur des pilotis en béton. Juste derrière cette voir rapide en surplomb se trouve le dernier haut-fourneau en activité, le « HF B » d'Ougrée. Cette transition, en une vingtaine d'années, marque les esprits et constitue ainsi une histoire

commune, nécessairement partie de l'environnement y compris des habitants plus récents. Elle constitue certainement un traumatisme social contribuant à une certaine identité commune, mais marquée négativement. Une sorte de concentré de la restructuration industrielle wallonne, assurément un endroit qui en a le plus souffert.

Du point de vue des ressources documentaires disponibles, nous avons indiqué dans le rapport d'avril qu'Optima, ASBL faisant partie du Réseau Européen d'Intelligence Territoriale (REIT), s'appuie sur le réseau d'initiatives coordonné par cette ASBL, qui est en même temps productrice régulière d'informations et de documentation sur ces initiatives. Les actions menées par Optima sur Ougrée-bas sont directement pertinentes du point de vue du capital social, sans que ce cadre de référence sociologique n'ait été explicité, au départ, par l'association. Il s'agit dans l'ensemble d'activités visant à dynamiser les actions associatives dans le quartier en fournissant support et ressources, ainsi qu'une coordination entre les acteurs. Un travail spécifique sur la restauration de l'image du quartier en vue d'une réappropriation est aussi à mettre en rapport direct avec des dimensions du capital social comme le sentiment d'appartenance, la qualité de vie ou la confiance. Certaines activités ont intentionnellement une large visibilité pour favoriser la participation de la population et l'intéresser aux activités collectives.

Les responsables des initiatives menées depuis 1998 par cette ASBL se sont investis dans un suivi minutieux des résultats, ainsi qu'un recueil approfondi de données sur le territoire couvert. Dans cette perspective, une enquête quantitative en face à face auprès de 3.500 Sérésien a été notamment menée à bien en 2004. Parmi ceux-ci, 337 sont habitants d'Ougrée-bas tel que délimité cartographiquement avec Optima, à partir des secteurs statistiques de l'INS. 429 autres appartiennent au quartier du Molinay (bas de Seraing), identifié comme base de comparaison pertinente.

La quantité et l'approfondissement des données territoriales tenues à jour par Optima représente pour nous un intérêt majeur : au niveau de détail des données d'enquête disponibles, il est possible de réaliser des analyses statistiques comparatives au niveau du quartier, c'est-à-dire en conservant un bon niveau de contrôle sur ce qui s'est réellement passé dans un quartier par rapport à un autre, avec donc la possibilité d'évaluer l'impact possible des dimensions de capital social et les conditions de son accroissement. La comparaison avec d'autres quartiers, le Molinay ayant été retenu, ayant des profils socio-économiques similaires est une autre possibilité offerte par ces données.

La collaboration obtenue d'Optima pour l'accès à leur base de données permet également d'avoir un accès privilégié aux acteurs et participants des projets par lesquels la dynamique sociale d'Ougrée est relancée depuis quelques années, permettant ainsi d'interroger les personnes concernées et d'observer le fonctionnement de certaines activités et des moments de coordination. De cette façon, outre le recueil d'interviews qui pourraient être affectées par le souci de donner une image positive des activités, il est possible de relever des éléments de perception du quartier et de ses habitants, etc.

Sur base des données territoriales collectées par Optima, on peut s'arrêter sur deux aspects d'Ougrée et de sa population :

Ougrée-bas comptait en tout, en 2003, 4929 habitants, dont 23,2 % d'étrangers, nettement plus que sur l'ensemble de Seraing (15,3%)

Le taux de chômage y était en 2001 de 31,1% (40% chez les femmes et 24% chez les hommes), soit 560 chômeurs sur une population active de 1803 personnes. En comparaison, ce taux était de 22% pour Seraing dans son ensemble. Les chiffres de 2006 ne sont pas ventilés par quartier, mais le chômage a augmenté à 28,1% dans l'ensemble de Seraing ; on peut dès lors penser qu'il en va de même pour Ougrée.

Le logement y est en majorité de taille modeste (60% de moins de 84m<sup>2</sup>), et il y existe peu de logements sociaux (1,6% de la population). Ceux-ci sont situés à Ougrée-haut et ailleurs à Seraing. Seuls 9% des logements ont été rénovés depuis 1991.

Emploi et qualité du logement sont identifiés par la population comme deux aspects critiques du quartier.

### **Potentialités et limites de l'étude d'Ougrée**

La perspective d'un travail qualitatif sur la « production » de capital social au niveau d'un territoire, et de sa diffusion éventuelle (ainsi que de ses « outputs vertueux » le cas échéant) au-delà du strict cercle des membres actifs des projets associatifs, ne peut prétendre à la vérification stricto sensu d'hypothèses théoriques sur le capital social. Les résultats envisageables sont, à nos yeux, de documenter sans prétention démonstratives certaines hypothèses sous-jacentes à la « construction théorique capital social » (par exemple quant à la relation participation/confiance, qui peut mobiliser d'autres dimensions de la confiance que celles généralement mises en avant), et d'autre part d'aborder les mécanismes reliant les dimensions du capital social à ses outputs (relations participation/image du quartier/accès aux ressources par exemple), ce que ne permet pas l'outil quantitatif.

Il n'en reste pas moins que le design de recherche comparant deux quartiers socialement similaires, différenciés par la présence ou non d'initiatives de redynamisation associative présente des limites évidentes. On n'est jamais dans la situation d'un contraste blanc-noir : il n'y a pas un quartier « vivant » d'un point de vue associatif opposé à un quartier « mort ». Il est évident qu'aucun des quartiers « sinistrés » de Seraing n'est vierge de tissu associatif. D'autres initiatives existent, soit via des ASBL privées, soit via des initiatives communales ou provinciales, coordonnées ou non au sein du réseau mis en place par Optima. Les quartiers « sans initiative » sont d'ailleurs principalement des quartiers les plus favorisées du point de vue socio-économique, où un niveau plus élevé de capital social peut être observé sur certaines dimensions, comme conséquence dans ce cas du niveau socioculturel plus favorable des habitants. Cette observation nous a amenés à envisager une comparaison entre deux quartiers similaires quant à leur environnement (habitat, sites industriels abandonnés ou destinés à fermer) et leur population.

Si on compare des territoires bénéficiant d'initiatives spécifiques (Ougrée-bas avec Optima), avec d'autres bénéficiant d'initiatives non spécifiques, le risque est de comparer également des méthodes, des contenus de projets, etc. ce qui n'est pas le but principal. De même, les ressources locales, plus largement, ont plus ou moins d'impact sur les habitants du quartier. Nous ne sommes de toute évidence pas dans une situation expérimentale.

De même, les mécanismes de « participation croisée » par exemple, où l'on verrait que l'entrée dans une initiative favorise ensuite une plus grande participation à d'autres projets, associations, etc. pourrait être réduite à l'étude du moment particulier de l' « entrée en association » : nous ne trouverons jamais de recette par laquelle il deviendrait possible sinon facile de « faire participer tout le monde, partout, tout le temps ».

Quant au lien avec des outputs plus larges (impact sur la santé, sur l'activité économique,...), on ne pourra jamais que supposer des liens avec le capital social sans pouvoir les prouver formellement.

Par contre, la limite que constitue le caractère local d'une comparaison Ougrée-Seraing nous paraît bénigne. Elle est préférable à un design plus vaste où l'on perdrait toute trace de la spécificité des territoires et de leurs habitants, ce qui exposerait la recherche de façon plus importante, nous semble-t-il aux limites énoncées ci-dessus. En outre, comme déjà indiqué dans le rapport intermédiaire, il n'existe pas d'autres sources d'informations comparable à Optima sur le territoire Wallon.

Par ailleurs, nous sommes amenés à prendre en considération deux moments différents de la vie du quartier, en fonction des types d'informations mobilisées. L'enquête réalisée par Optima ayant eu lieu à l'été 2004, dans l'exploitation de ses résultats nous ne pourrions évidemment prendre en compte, comme hypothèse de facteur explicatif, que l'impact des actions de dynamisation mise en œuvre avant cette date. Nous n'avons alors aucune information qualitative au sens strict sur ces actions. Par contre, lorsque nous aurons recours au matériau collecté par interviews individuelles ou collectives et à l'observation participante des réunions avec les habitants, nous sommes en 2007, et c'est donc bien la réalité des actions menées en 2007 qui sera l'objet de nos observations, sans que nous ne puissions faire de lien direct avec les résultats de l'enquête. Pour éviter toute méprise en la matière, nous exposerons plus loin un historique des interventions d'Optima sur le quartier d'Ougrée.

### ***Présentation d'Optima<sup>6</sup>***

Le projet d'un observatoire socio-économique et de la santé, est né à Seraing en 1998 à l'initiative d'intervenants du terrain, issus à l'origine du domaine médical (Maison Médicale d'Ougrée). En 2001, l'ASBL Optima est créée avec pour objet l'observation permanente visant à établir un état des lieux territorial en vue de la promotion du bien-être de l'individu et de la communauté en relation avec leur environnement social, économique et urbanistique. En découlent les missions de « facilitation et d'animation territoriale ».

"L'animation territoriale", principal axe d'intervention d'Optima, se veut centrée sur les réponses à apporter aux besoins de la population, qu'il convient donc d'identifier. L'association anime une réflexion permanente avec les acteurs de Seraing pour produire une connaissance fine du territoire communal dans les domaines de la santé, de l'autonomie sociale, de l'emploi et du logement. La mise en commun des informations recueillies permet de développer des réponses globales et concertées aux problèmes identifiés auprès de la population.

Optima base son activité sur une méthode regroupant des acteurs de terrain et des institutionnels : comités de quartier, associations locales ou plus grandes, acteurs de la santé, de l'enseignement et de la culture, acteurs sociaux, autorités politiques,... Ce dispositif partenarial et la technique d'observation ont permis de réunir les moyens pour la réalisation d'actions concrètes au bénéfice de la population de Seraing. Les liens mis en place ont été

---

<sup>6</sup> On trouvera une présentation plus complète sur le site internet d'Optima : [www.asbloptima.be](http://www.asbloptima.be), y compris la description des principes d'action

capitalisés sous forme de pratiques de collaboration et de mobilisation tant de la population que des partenaires de telle sorte qu'après quelques années, Optima est maintenant connu et reconnu tant par les institutions et associations que par les habitants participant aux activités sociales et associatives.

Réunissant actuellement une soixantaine d'organismes, l'observatoire définit de la façon suivante ses finalités :

- la mise en place d'une connaissance territoriale permanente par l'observation des problèmes des habitants, avec le souci d'aborder l'individu dans sa globalité.
- la création de programmes d'action issus de l'observation et la participation à la mise sur pied de nouvelles pratiques d'interventions coordonnées.
- l'élaboration et la promotion de mécanismes de travail en réseau pour rencontrer la complexité des individus et des situations.
- la promotion de la participation et de la responsabilisation individuelle des habitants pour le développement local.
- l'analyse, la modélisation et le transfert des pratiques d'interventions développées en partenariat.

Le projet de développement du quartier d'Ougrée-bas est un projet essentiel d'Optima, dont l'objectif est d'apporter une réponse coordonnée aux enjeux de la reconversion globale du territoire de Seraing. Ougrée a été identifiée comme zone prioritaire parmi les chantiers de cette reconversion. Il s'agit pour Optima de poursuivre la réflexion sur le développement futur d'Ougrée-bas avec tous les acteurs du quartier, habitants et intervenants sociaux, en relation avec les décideurs. Cette réflexion se fait nécessairement en lien avec les orientations prises par la ville dans le cadre du redéploiement économique et urbanistique de Seraing. Il s'agit pour les habitants et les intervenants professionnels d'apporter une inflexion aux politiques mises en place pour assurer une nouvelle identité à Seraing. Pour ce faire, Optima appuie des projets déjà existants et, au besoin, développe des initiatives qui n'existent pas encore sur le territoire.

## ***Historique des interventions sur Ougrée<sup>7</sup>***

L'historique d'Optima est parallèle à l'évolution des actions menées sur Ougrée-bas. Ce quartier a été choisi comme zone d'expérimentation car l'associatif était en 1998 quasi inexistant sur ce territoire. Seule l'asbl La Maison (logements d'insertion pour stagiaires EFT) et la Maison des Jeunes du Haut Pré (plutôt une maison de quartier réunissant quelques activités comme le théâtre de marionnettes Tchanchès, cours de danses, séjour à skis, etc.) étaient déjà établies dans le quartier. La Maison Médicale d'Ougrée, noyau de départ d'Optima, était située à Ougrée-haut.

Le travail démarre en septembre 1998, deux ans avant la naissance formelle d'Optima, lorsqu'une dizaine d'organisations de Seraing se réunissent à l'initiative de la Maison Médicale d'Ougrée pour réfléchir à l'évolution des réalités rencontrées quotidiennement sur le territoire communal, qui nécessitent une approche intégrée.

A partir du projet de santé communautaire, financé par le Ministère de la Santé de la Communauté Française pour une période de cinq ans (1998-2003), est créé un observatoire de la santé à Seraing avec pour objectif de structurer un large partenariat d'acteurs, observer les situations socio-sanitaires de plus en plus complexes et proposer des solutions concrètes aux problèmes identifiés.

Les premiers résultats des observations menées en 1999 montrent que les situations individuelles se structurent sur deux axes : la perte d'autonomie en relation avec la dégradation de l'état de santé et la difficulté d'intégration sociale, et la précarité économique liée au chômage et au faible niveau de qualification.

En 2000, les partenaires mettent en place deux ateliers – l'atelier autonomie et l'atelier précarité – pour proposer des pistes d'actions concrètes. Il ne s'agit pas encore d'actions spécifiques à Ougrée. Se sont ensuite ajoutés les ateliers décrochage scolaire, santé et emploi. Enfin, en 2005, est né l'atelier logement.

En 2001 démarre une première expérience d'accompagnement des projets individuels de demandeurs d'emploi, en favorisant le partenariat entre les intervenants sociaux et les opérateurs de formation.

En 2002, un projet de développement des quartiers en crises voit le jour à Ougrée, destiné aux personnes pour lesquelles la mise en parcours d'insertion professionnelle est impossible du fait de leur difficulté à s'intégrer dans des processus de formation inadaptés à leur situation

---

<sup>7</sup> Eléments tirés des rapports d'activité d'Optima avec l'aide de Concetta Cusumano qui en est ici remerciée

sociale. Ces actions se réfèrent aux mêmes principes d'action : la participation des habitants et le partenariat entre les acteurs.

Il convient, pour la clarté de l'exposé, de distinguer un « pôle » d'actions centrées dans l'ancien « centre urbain » d'Ougrée-bas (zone de commerces, ancienne gare, etc.), où les actions sont ancrées autour du Centre de ressources, et par ailleurs les actions couvrant le quartier du Biez du Moulin, qui est comme nous l'avons signalée précédemment physiquement et symboliquement isolé, et qui a fait l'objet d'actions spécifiques et parallèles, bien que par ailleurs coordonnées.

### **Le Centre de ressources**

Le Centre de ressources a été créé en 2003 à la suite d'une réflexion du partenariat sur la précarité de certains quartiers de Seraing, mise en évidence par les intervenants professionnels et précisée par l'analyse des données. La démarche se base sur l'utilité de revaloriser les personnes vivant dans la précarité<sup>8</sup>. Le Centre de ressources est un lieu d'accueil, d'échange et de rencontres pour les habitants du quartier : ils sont invités à s'impliquer dans les différentes activités organisées et encouragés à développer des projets personnels d'animation du quartier. Depuis sa création, le nombre d'activités et de participants a fortement augmenté. Les activités sont proposées, organisées et animées par des habitants bénévoles, avec l'aide d'animateurs d'Optima.

### ***Lavoir social***

Le lavoir social, créé en février 2004, constitue un service pour entretenir le linge, mais son intégration dans le Centre de ressources a été essentiellement motivée par le fait qu'il permet à des personnes isolées en situation précaire de sortir de chez elles et d'effectuer une démarche vers un lieu d'accueil et de mise en lien social. Il permet aux personnes du quartier qui le souhaitent de venir entretenir leur linge. Il est installé au Centre de ressources<sup>9</sup> et est géré conjointement par Optima et Téléservice avec le soutien de La Maison, de la Ville et du CPAS de Seraing.

Actuellement, une quarantaine de personnes fréquentent régulièrement le lavoir social.

### ***Les animations au Centre de ressources***

Plusieurs habitants sont devenus des moteurs au sein de leur quartier et développent régulièrement des animations au Centre de ressources:

---

<sup>8</sup> Voir à ce sujet P. Italiano, *Du « capital social » à l'utilité sociale*, op. cit.

<sup>9</sup> Depuis 2003, un partenariat entre Téléservice, et Optima s'est constitué pour gérer le Centre de ressources.

- Mme K a développé un projet de danse orientale (terminé)
- Mr. M. est responsable d'une activité de scrabble
- Mme S. anime l'atelier maquillage (terminé)
- Mr. P vient de lancer un atelier informatique
- Mme M. organise un atelier cuisine du monde
- Mlle C organise un atelier bricolage-récupération

Ces habitants-animateurs ont à cœur de jouer un rôle pour amener des changements dans le quartier. Ils responsabilisent les participant(e)s et les aident à atteindre une autonomie en en faisant une partie intégrante du projet qu'ils s'approprient. Par la promotion de l'activité et du projet du groupe, on obtient un effet boule de neige : des échanges se font entre les différents projets, ce qui renforce le lien social. De plus, face à des situations contraignantes, les habitants-animateurs font appel à la solidarité des personnes pour trouver plus rapidement une solution.

Depuis juin 2005, Optima et Téléservice réunissent mensuellement ces différents habitants-animateurs du Centre de ressources pour coordonner leurs activités respectives, évaluer les résultats et définir les priorités futures. Les habitants-animateurs apprécient la plus-value des réunions du groupe d'animation. Ils se connaissent mieux et ont l'impression de faire partie d'une "famille". Ce groupe a le même type de fonction pour le Centre de ressources que le groupe-moteur pour le quartier Biez du Moulin.

- Depuis 2003, un groupe s'est constitué autour de Mr. M., un habitant qui a exprimé son intérêt pour le scrabble et qui en assume la responsabilité. L'activité est hebdomadaire et réunit 3 à 8 personnes isolées.
- Depuis 2003, un groupe de danse orientale (pour adultes, un autre s'est ajouté pour les enfants depuis 2005) s'est mis en place sur une proposition de Mme K., une habitante marocaine du quartier. Les activités ont été suspendues à partir de juillet 2005 pour des raisons personnelles.
- Le « groupe famille », animé par ATD Quart-Monde, a mené une réflexion sur les difficultés rencontrées par les familles vivant dans des conditions de pauvreté, principalement vis-à-vis de l'école. Le groupe famille a participé aux repas communautaires organisés une fois par mois au Centre de ressources et est présent à toutes les activités organisées dans le quartier.
- L'activité maquillage a débuté en 2004 : Mme S., une habitante, donne des cours de maquillage pour permettre aux femmes de sortir de leur isolement, se rencontrer et se revaloriser. Elle a pris fin en 2006.
- Depuis fin 2005, une activité informatique est organisée par Mr. P., qui propose une aide concrète aux personnes du quartier pour résoudre leurs difficultés quotidiennes face à l'utilisation de leur ordinateur ou de leurs logiciels.

- Plusieurs repas communautaires ont été organisés au cours du premier semestre 2005. Depuis décembre 2005, Mme M., une habitante bénévole, organise une activité "cuisine du monde" pour préparer un repas au Centre de ressources avec différentes personnes du quartier.
- Par ailleurs, dans le quartier Ougrée-bas, Optima a privilégié l'accueil et l'accompagnement des habitants en situation précaire pour leur donner un rôle d'acteur et pour valoriser leurs ressources personnelles. Cet accompagnement a été élaboré comme un soutien à la réalisation d'un projet personnel, en évitant qu'il ne soit considéré comme une assistance sociale. Cela a permis de faire émerger des demandes d'actions collectives par des habitants porteurs de projet.

### **L'action communautaire avec les habitants du quartier Biez du Moulin**

L'action communautaire au Biez du Moulin a démarré en 2001 à la suite de la rencontre entre quelques habitants et des intervenants professionnels. Ces derniers souhaitent y développer une action contre l'isolement, mis en évidence lors des observations réalisées en 1999. Les premières actions ont eu pour fonction de mobiliser les habitants-leaders dans des activités de fête et de rencontre. Progressivement, les activités se sont pérennisées et les groupes d'habitants se sont structurés, et à côté des manifestations à caractère festif se sont mises en place des activités permanentes, coordonnées par le « groupe-moteur », par exemple une semaine complète d'activités chaque été.

#### ***Groupe-moteur du Biez du Moulin***

Depuis 2002, le groupe-moteur rassemble tous les mois les principaux acteurs du quartier (une quinzaine d'habitants et d'associations). Il organise et coordonne les différentes actions, évalue les résultats et définit les orientations futures. Le groupe-moteur est devenu un lieu de concertation, de dialogue, de réflexion et de prise de décisions.

#### ***La Tricoudrie***

Depuis 2002 également, le groupe de la Tricoudrie réunit deux fois par semaine des femmes âgées et isolées autour d'une activité de tricot et de couture. Ce groupe, mis en place par Optima, s'est progressivement autonomisé : deux habitantes y assument l'entière responsabilité des activités (sortie au restaurant, spectacles, petits voyages,...). Le groupe reste néanmoins en contact étroit avec Optima et les différentes activités du quartier. Les responsables font partie du groupe-moteur du Biez du Moulin et le groupe s'implique dans d'autres activités du quartier (vin chaud, St Nicolas, activités d'été, ...).

#### ***Le Petit Journal du Biez du Moulin***

Le petit journal du quartier est diffusé depuis mai 2003, tous les 3 mois, à 750 exemplaires vers les habitants (toute-boîtes dans le quartier du Biez du Moulin) et vers les institutions. Un groupe d'une quinzaine d'habitants s'implique dans la rédaction des articles, la prise de photos, le pliage et la distribution. Grâce au journal, les habitants entendent parler de leurs actions et de leur quartier de manière positive. C'est à la fois un outil de mobilisation et d'information.

Depuis l'été 2007, un autre outil de communication de et pour le quartier a été inauguré, un site internet [www.ougree.be](http://www.ougree.be), qui connaît des débuts encourageants, tant quant au nombre de visites que quant aux contenus que les habitants y proposent.

### **Projet photo et vidéo**

A la suite de l'exposition photo de novembre 2004 au Centre Culturel, les habitants photographient ou filment systématiquement les activités du quartier : ils organisent ensuite des petites expositions photos à l'occasion des activités ultérieures. En 2005, Mr. T., un habitant du quartier, a réalisé un film vidéo sur les activités d'été (avec l'aide d'Optima et du service communal Espace Quartier). Mme K., une autre habitante du quartier, a réalisé un film sur la danse orientale dans le cadre de la manifestation "Caméra citoyenne", organisée par la Ville de Seraing. Ces deux films ont été projetés en février 2006 pour tous les habitants du quartier.

Une seconde exposition de photos, appelée « Ougrée-bas : Pile et Face », et illustrant le quartier d'Ougrée-bas a été organisée en janvier-février 2007, comme point de départ d'un nouvel élan du projet de développement du quartier. Il a été proposé à des habitants de devenir guides de l'exposition pour les visiteurs et d'ainsi partager leur connaissance du quartier, de ses recoins et de son histoire. Ceci était une manière d'aider à une réappropriation de l'espace au-delà de la première impression de délabrement. Le matériau recueilli à l'occasion de ces visites guidées, sous forme de discussions animées et enregistrées par des membres d'Optima, ont servi de support à la poursuite, sous une forme participative, de la connaissance du quartier. Des ateliers ont été organisés au cours de 2007 pour approfondir les thèmes émergeant des commentaires des visiteurs.

Cette activité nous a servi de moyen d'entrer en contact avec les habitants auprès de qui les interviews individuelles ont été menées. Nous avons aussi participé à certains des ateliers pour observer l'implication des habitants dans ce travail et leur perception du quartier et de la participation aux activités par la population.

## **Actions de dynamisation sociale**

A côté de ces projets d'envergure et/ou durables, on compte un certain nombre d'animations ponctuelles organisées dans le quartier, avec une intervention ou une coordination d'Optima et de ses partenaires, qui ont aussi pour point commun de favoriser la participation et la rencontre des habitants les plus isolés (âgés, précarisés,...), d'impliquer les enfants et/ou de faire connaître plus largement les activités existantes, bref, dirons-nous, de favoriser le capital social formel (activités associatives et/ou éducatives) ou informel (rencontres entre voisins, animations festives,...). On citera parmi les plus visibles : les activités de promotions des écoles, les animations de vacances d'été (en particulier à la plaine de jeux du Biez du Moulin, devenue un endroit essentiel de la vie du quartier), les fêtes enfantines (Halloween, St Nicolas, la « cavalcade » qui remplace le carnaval plus tard dans la saison, la chasse aux œufs,...) et les rencontres plus formelles comme les « inter-ateliers », qui réunissent les membres des associations et autres personnes actives dans le quartier autour de réflexions thématiques. Ces actions se sont toutefois pour l'essentiel mises en place après l'enquête de 2004. Elles nous importent donc pour la connaissance du contexte derrière les prises d'information de 2007, mais non comme facteurs pertinents d'explication des données d'enquête.

## **Actions avec les écoles et la petite enfance**

Par ailleurs, en partenariat avec les ressources institutionnelles locales (écoles, ONE, ATD Quart-Monde), des projets à finalité éducative sont aussi soutenus par Optima.

Après l'échec d'une première démarche en 2004, une nouvelle démarche de lutte contre le décrochage scolaire a privilégié une approche plus large, en y intégrant le bien-être des enfants. Il s'agit de soutenir les parents dans leurs missions d'éducateurs et les enseignants dans l'évolution de leurs pratiques pédagogiques, mais aussi de favoriser les liens entre l'école et le quartier. L'école peut ainsi s'appuyer sur les ressources de la communauté (les habitants, les organisations professionnelles, les animations et les actions en cours, le Centre de ressources, ...) pour résoudre les difficultés rencontrées par les enfants.

En 2004, l'action "table de paroles" n'avait pas atteint les résultats attendus pour deux raisons principales :

- La stratégie de mobilisation des parents via les écoles et les équipes pédagogiques n'a pas fonctionné malgré l'accord des autorités respectives de chaque réseau; cette stratégie a buté sur la résistance des enseignants vis-à-vis de l'implication des parents.

- La mise en œuvre d'une démarche spécifique sur le décrochage scolaire stigmatise les familles précaires et met en lumière les difficultés des parents dans le cadre de l'éducation de leurs enfants; cette démarche est perçue comme un jugement sur leur parentalité.

C'est essentiellement cette deuxième raison qui semble avoir constitué un frein dans la mise en œuvre du projet.

Dans le cadre des groupes "familles" animés par ATD Quart-Monde et organisés au Centre de ressources, un des premiers sujets évoqués concernait la relation avec l'école. A partir de 2004, un partenariat a été développé entre ATD Quart-Monde et Optima pour créer du lien entre le groupe "famille", les écoles avoisinantes et le quartier.

Optima a également accompagné le projet D+ de l'école St-Martin d'Ougrée, une école en discrimination positive, qui avait sollicité l'Asbl Optima en 2004 pour élaborer un projet partenarial en vue d'améliorer le bien-être des élèves et de lutter contre leur décrochage scolaire. Ce projet, démarré fin 2004, s'appuie sur l'implication des parents et sur le lien avec les actions du quartier.

Enfin, en mai 2004, un groupe de travail nommé « petite enfance », composé d'intervenants professionnels (ATD Quart Monde, ONE, Centre de guidance, maison Médicale d'Ougrée), a élaboré un projet de soutien à la parentalité pour améliorer le bien-être des enfants en bas âge à Ougrée-bas. Cette action porte sur la création d'un espace d'accueil pour les parents et leurs enfants de 0 à 4 ans, en instaurant un partenariat entre les parents et les acteurs du quartier.

En résumé, les principales actions de redynamisation du quartier impliquant les habitants d'Ougrée-bas antérieures à l'enquête de juin-juillet 2004 sont :

- Le groupe-moteur (associations et habitants leaders du quartier) pour organiser les activités du Biez du Moulin depuis 2002
- La Tricoudrie (activité bi-hebdomadaire de couture, organisée par deux habitantes du quartier) depuis 2002
- La semaine annuelle des activités d'été à partir des talents présents dans le quartier, en collaboration avec la Ville depuis 2003
- Le P'tit Journal trimestriel depuis 2003
- Le Centre de ressources depuis 2004 avec des activités hebdomadaires animées par des habitants (scrabble, danse orientale, maquillage, informatique, cuisine du monde)
- Le lavoir social depuis 2004 (50 familles / 160 machines par mois)

Il semble évident que ces initiatives ont eu un impact sur le quartier plus important après l'enquête qu'elles ne pouvaient l'avoir à l'époque, vu que la plupart en étaient encore à leurs débuts à ce moment. La prudence sera donc de rigueur dans l'interprétation, mais on peut quand même relever que déjà à l'époque, le caractère polymorphe et articulé des interventions

a pu avoir un effet sur le quartier : on trouve en effet dans la liste ci-dessus à la fois des activités concrètes proposées à la population, un lieu de rencontre ouvert à tous, une ressource pratique pour la vie quotidienne des précarisés et un moyen de communication sur la vie du quartier diffusée dans l'ensemble de celui-ci. A cela, on peut ajouter l'intime imbrication de ces initiatives, favorisant le croisement entre elles.

### ***L'enquête Optima de 2004***

La base de données à partir de laquelle nous pouvons tenter de documenter l'impact du capital social au niveau du territoire d'Ougrée-bas est constituée des résultats d'une enquête auprès de la population de Seraing menée à l'été 2004 auprès de 3622 personnes. Cette enquête a été réalisée sur base de quotas d'âge et de sexe, avec une répartition géographique proportionnelle calculée sur 9 quartiers. Au sein de ces quartiers, les rues ont aussi été échantillonnées. Les enquêtes ont été réalisées sur le terrain par des étudiants vacataires.

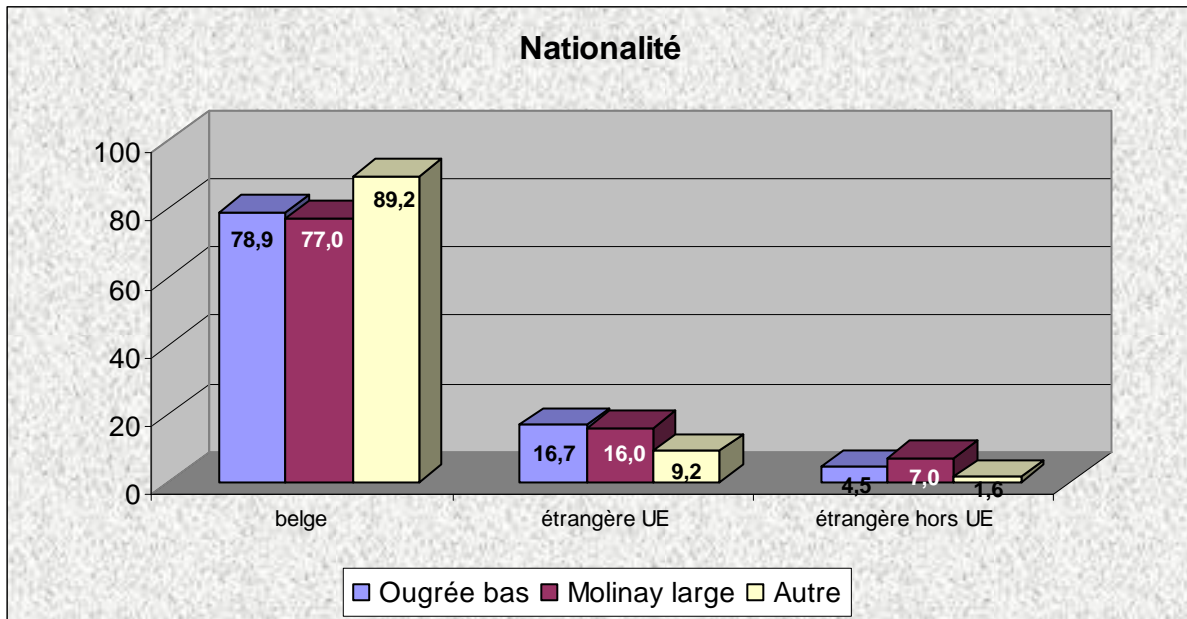
On voit donc que les critères méthodologiques retenus sont minimaux : on peut regretter qu'au regard d'un tel investissement sur la quantité, une méthodologie plus poussée, que ce soit en termes de quotas plus nombreux ou d'échantillonnage probabiliste, n'ait pas été retenue. Elle aurait évidemment augmenté les coûts, et n'aurait donc pu être menée à la même échelle à budget constant. Par ailleurs, rien n'est connu sur les consignes de diversification des heures et des jours, de telle sorte que des biais d'échantillonnage ne peuvent être exclus. Autre particularité, aucune limite d'âge n'ayant été fixée, des enfants ont aussi été interrogés. En fait, l'objectif de l'enquête étant une connaissance détaillée de l'ensemble de la population, les enfants ont été inclus, y compris en demandant aux parents de répondre pour eux dans le cas de plus jeunes. Toutefois, c'est le nombre d'enquêtes, privilégié par cette approche, qui nous permet de bénéficier d'un effectif suffisant pour isoler une population aussi restreinte que celle d'Ougrée-bas et de la comparer avec d'autres quartiers.

Le contenu de l'enquête, dérivé du questionnaire soumis de 1999 à 2002 aux usagers des services coordonnés par Optima, se répartit en neuf thèmes :

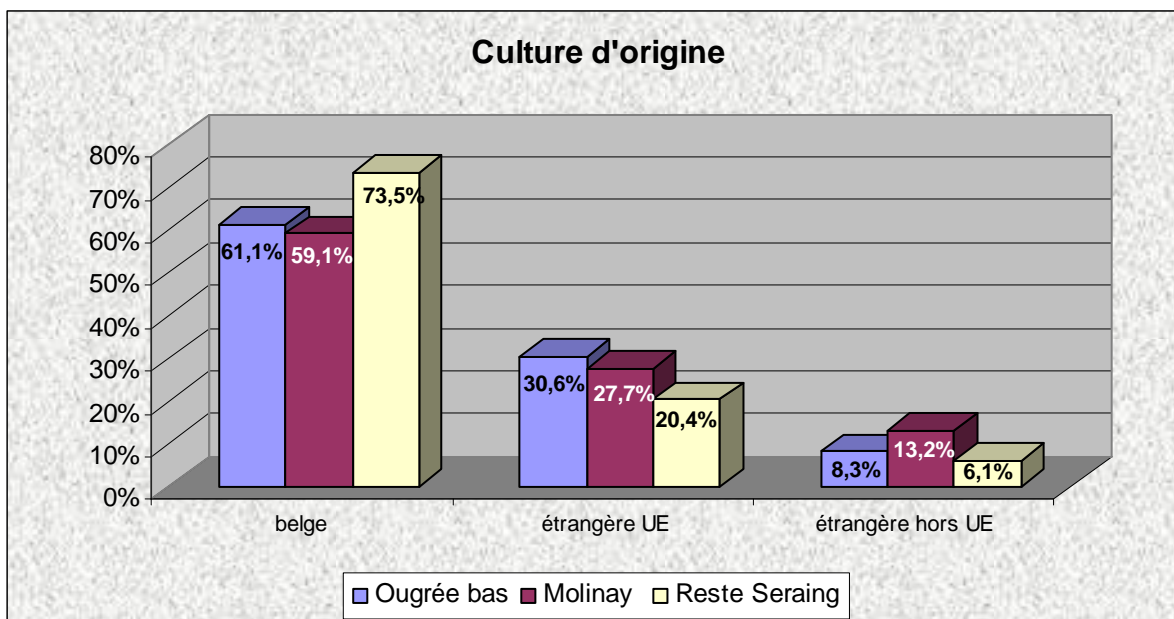
- La santé et le bien-être
- Les revenus
- L'emploi
- L'activité économique
- Le logement

- Les activités associatives
- L'environnement
- L'éducation
- La mobilité

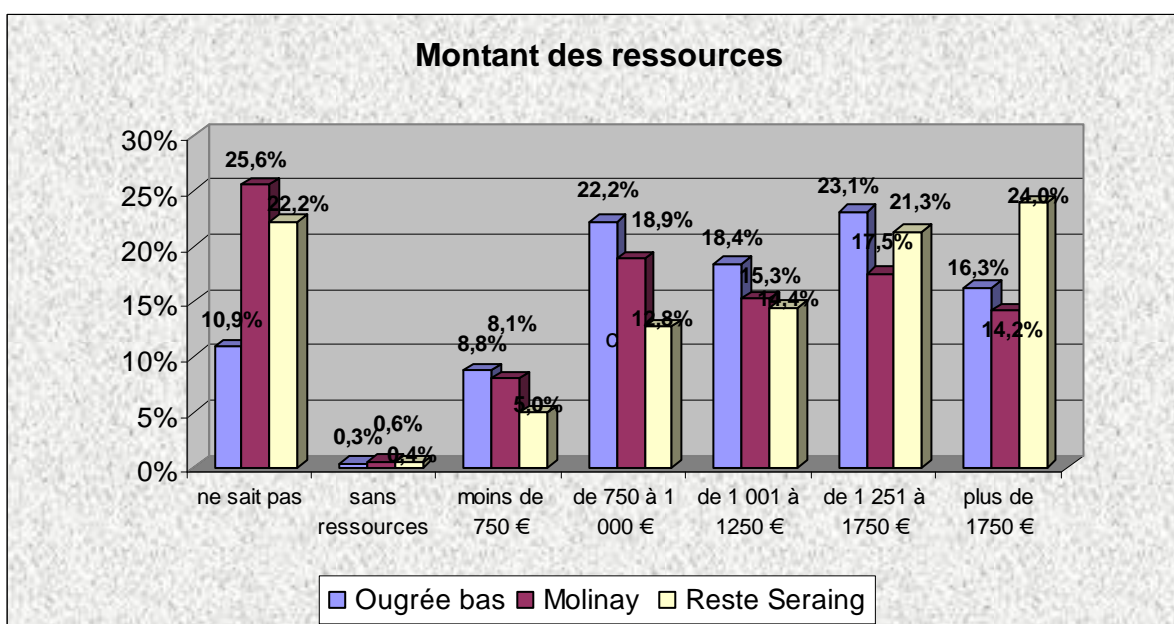
## Description de la population



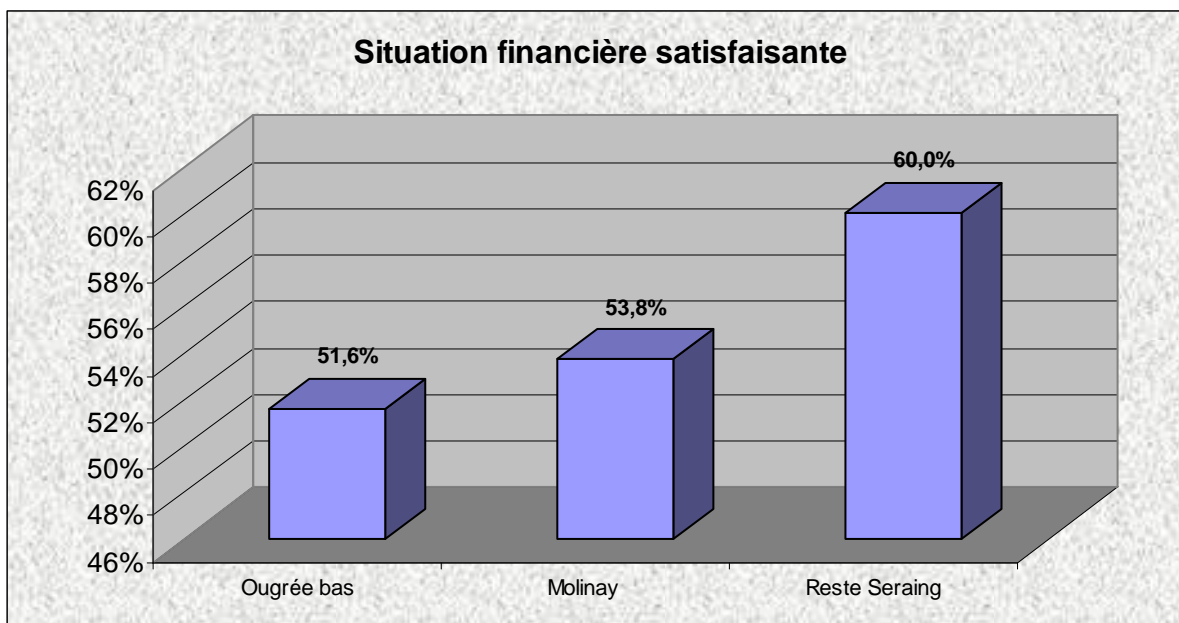
Nous trouvons dans les données de l'enquête la confirmation des chiffres INS indiqués plus haut dans la description du terrain : le taux de non belges à Ougrée est significativement supérieur à la moyenne de Seraing. Le pourcentage d'étrangers relevé ici (21,1%) est par ailleurs proche du chiffre officiel (23,2%), gage de la représentativité de l'échantillon. On a ici un premier signe de la comparabilité du Molinay, qui compte 23% d'étrangers. On y compte cependant un peu plus de personnes de nationalité hors Union européenne.



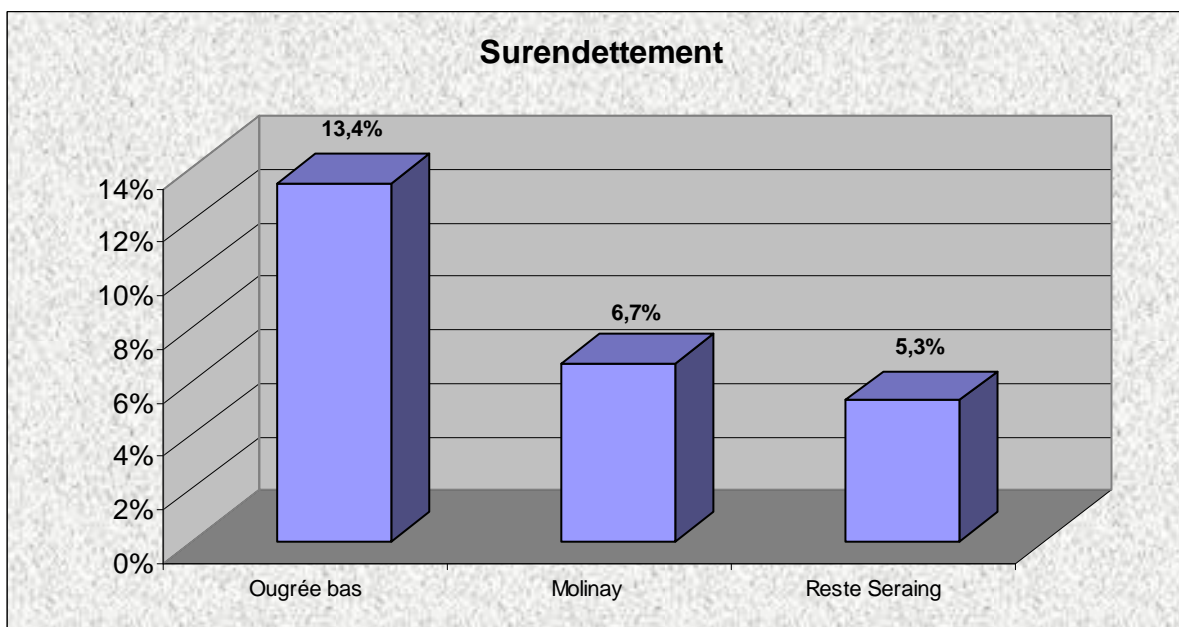
Si, en dehors de l'aspect administratif de la nationalité, on prend en compte la culture d'origine, le pourcentage de « belges de souche » descend sous les deux tiers à Ougrée comme au Molinay. La proportion d'origines hors UE s'accroît au Molinay en comparaison avec Ougrée.



Le montant des ressources déclaré donne une idée du niveau de vie de la population : plus de 30 % des personnes interrogées à Ougrée vivent dans un ménage disposant globalement de moins de 1000€ par mois. La comparaison, en particulier avec le Molinay, est cependant faussée par le nombre nettement moindre de « ne sait pas » à Ougrée. On n'en voit pas moins que les « autres quartiers » de Seraing ont un niveau de revenu sensiblement supérieur.

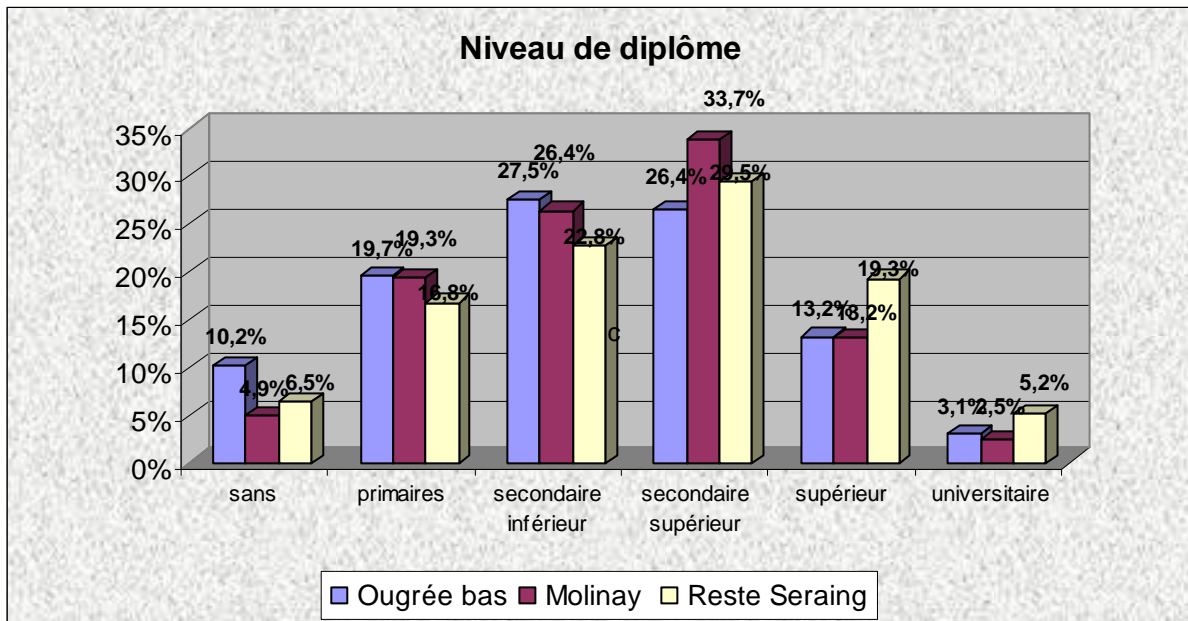


Avec ces revenus, seule la moitié des habitants d’Ougrée-bas et du Molinay s’estiment dans une situation satisfaisante. Sans que cela soit particulièrement spectaculaire, ce pourcentage monte à 60% pour le reste de Seraing. Indépendamment du nombre de personnes vivant du revenu déclaré à la question précédente, nous touchons donc ici la fragilité socio-économique de la population étudiée.

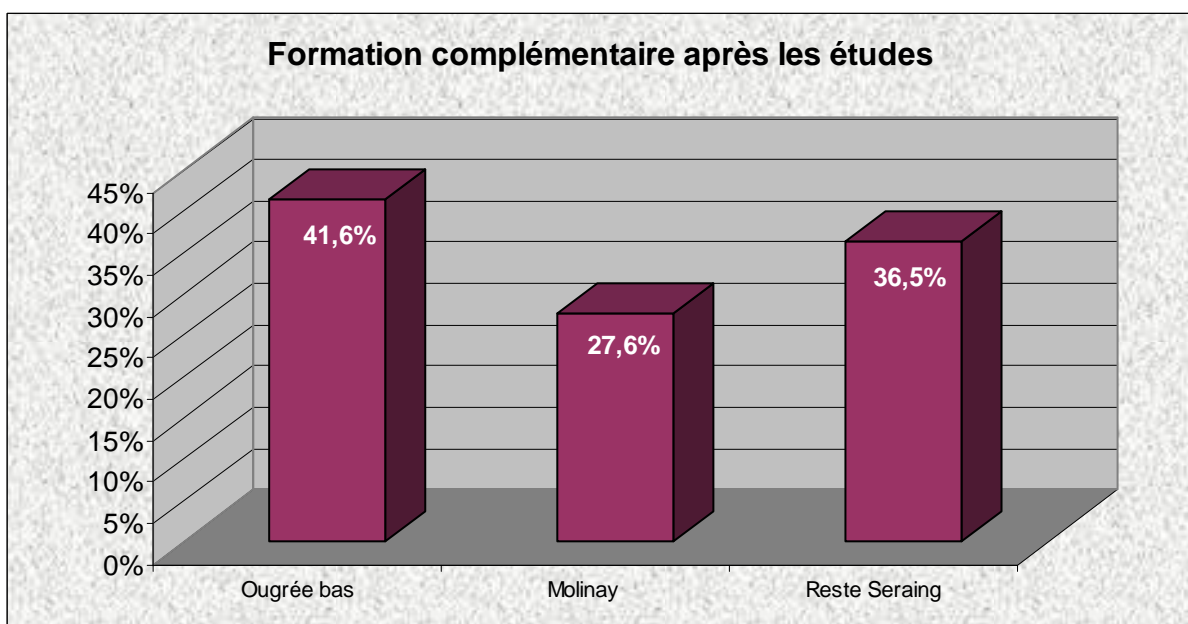


A la question sur le surendettement, on voit par contre se dessiner une situation plus préoccupante encore à Ougrée qu’au Molinay, qui ici se rapproche davantage de la moyenne communale. Nous n’avons pas d’explication plausible à ce résultat, sinon peut-être une

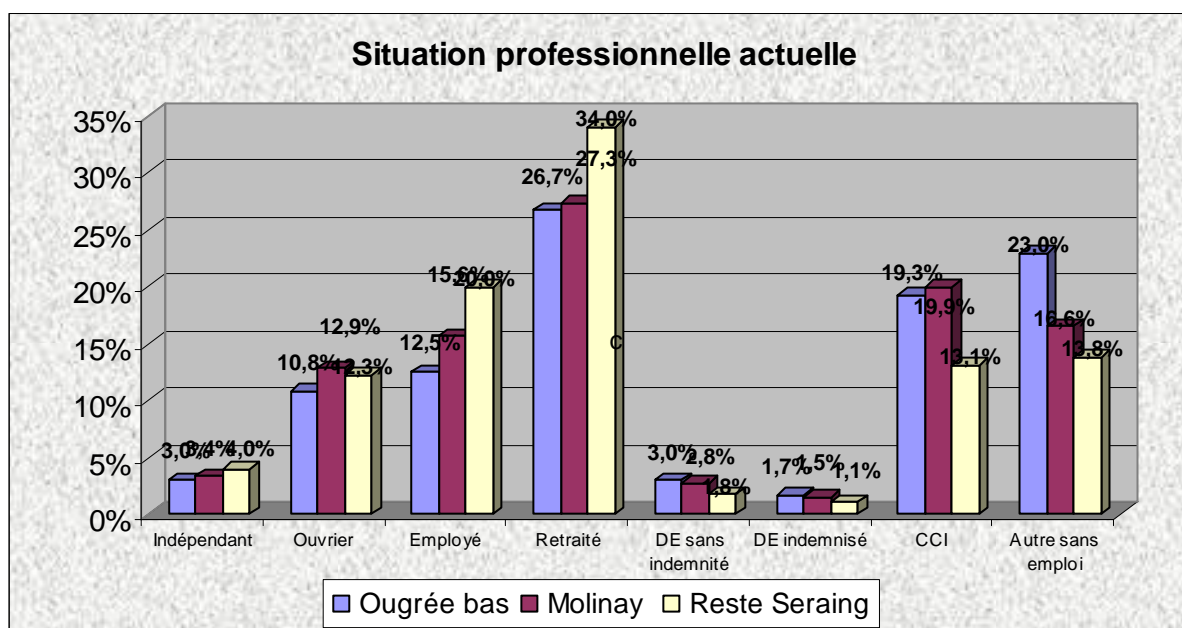
proportion moindre d'enfants interrogés à Ougrée, qui ne peuvent pas avoir répondu positivement à cette question.



Ce tableau reprend uniquement le niveau de diplôme de ceux qui ont terminé leurs études. On y voit que la taux de non diplômés est double, à Ougrée, de ce qu'il est au Molinay, atteignant 10%. La différence en sens inverse se marque essentiellement parmi les diplômés du secondaire supérieur, le profil étant similaire pour les autres niveaux. C'est donc largement plus de la moitié de la population qui n'a pas atteint la fin des « humanités » ou équivalent. La population du reste de Seraing est un peu mieux lotie, avec 25% qui ont été diplômés au-delà du secondaire supérieur.



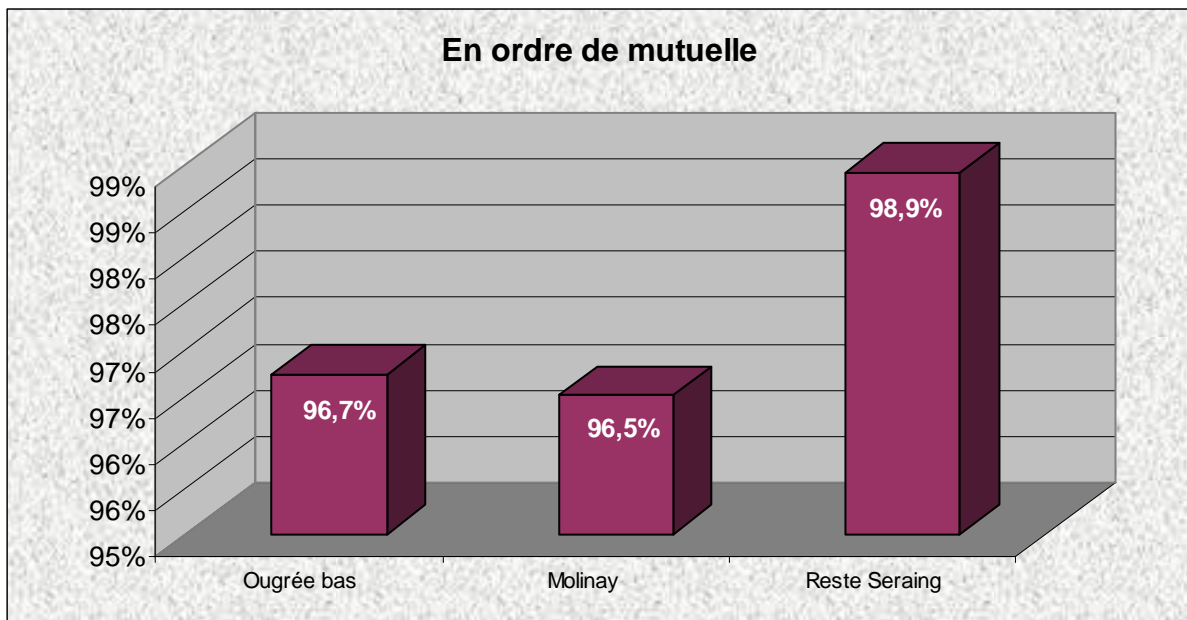
En compensation du niveau de diplôme plus bas des Ougréens comparé aux habitants du Molinay, on remarquera que les premiers sont nettement plus nombreux à avoir entrepris une ou des formations complémentaires après leurs études. Ils dépassent en cela la moyenne générale de la commune. On aurait été tenté attribuer ce résultat à un effet du capital social, sous l'hypothèse que l'accès à ces formations, et l'idée même de l'entreprendre puisse être liée à la participation associative, par exemple. Cependant, le décalage temporel entre les interventions que nous prenons en considération et le moment probable où ces formations ont été suivies rend cette hypothèse non plausible.



Le tableau ci-dessus ne reprend que les personnes ayant achevé leur scolarité. Toutefois, si l'on ramène les chiffres à la population active, c'est-à-dire en retirant les retraités et la plupart des « autre sans emploi », en grande partie des ménagères, on voit que le taux de chômage dans l'échantillon dépasse les chiffres de 2001 présentés plus haut : on aurait, dans l'échantillon, un taux de chômage « officiel » (basé sur les seuls chômeurs complets indemnisés) de 27,7% pour l'ensemble de la commune (contre 22,1% en 2001), montant à 38,2% à Ougrée-bas et 35,5 % au Molinay. Le chiffre concernant l'entité de Seraing est cependant compatible avec la donnée de 2006 dont nous disposons, s'établissant à 28,1%. On ne peut donc pas conclure à un biais de l'échantillon.

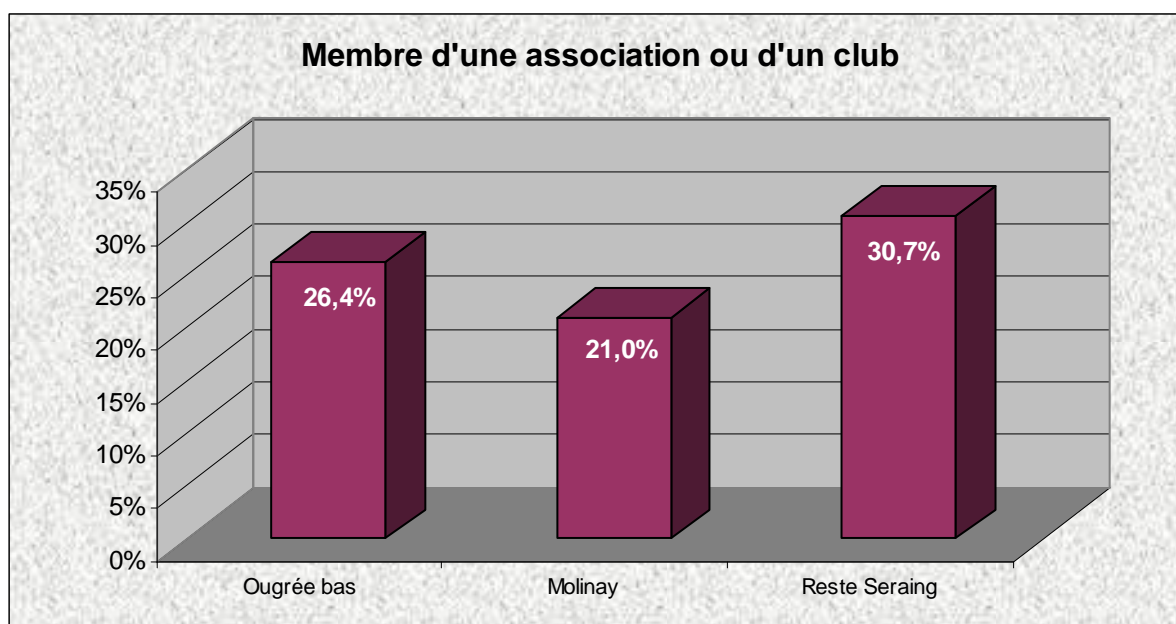
Jusqu'ici, nous avons envisagé des données sociodémographiques à propos desquelles nous ne nous risquerions à aucune hypothèse quant à un impact du capital social. Si on peut, le cas échéant, imaginer que du capital social puisse favoriser le retour à l'emploi (nous avons vu dans notre recherche précédente à propos des personnes en précarité aiguë que quelques unes

ont retrouvé du travail au terme de leur participation à des structures favorisant le lien social), la correspondance temporelle entre la dynamisation d'Ougrée-bas, décrite plus haut, et le moment de réalisation de l'enquête ne laisse à peu près aucun chance à un effet aussi fort et indirect. Nous pouvons cependant à partir de maintenant entamer l'examen de variables où une telle hypothèse n'est plus exclue.



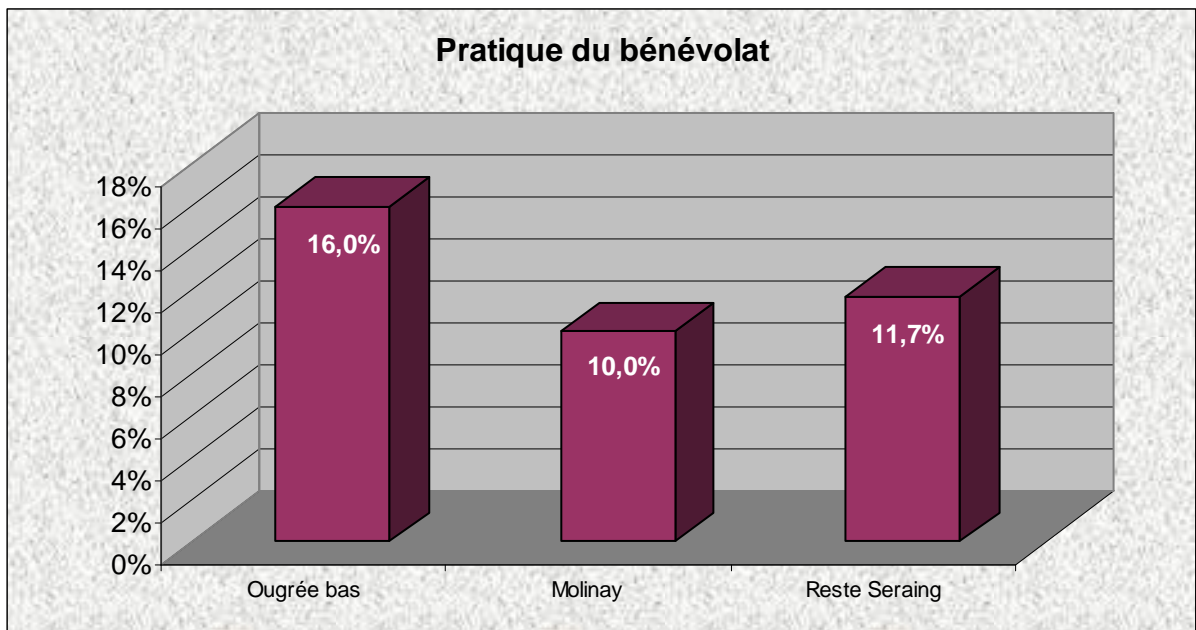
Il n'aurait pas été irréaliste de penser que le maillage associatif favorise la mise en ordre de la couverture sociale d'une population défavorisée. Sans préjuger d'un éventuel impact ultérieur ni du niveau de non-couverture dans les années précédentes, le tableau ci-dessus nous montre que le pourcentage de personnes non couvertes par la mutuelle est virtuellement identique entre Ougrée-bas et la Molinay : il s'établit à un peu plus de 3%, soit le triple de ce que l'on relève ailleurs à Seraing.

## La participation associative



Premier impact que l'on peut attribuer à l'initiative d'Optima, on voit qu'à Ougrée-bas, le pourcentage de personnes membres d'une association ou un club est sensiblement supérieur à celui du Molinay. On voit aussi, indirectement, ce qui nous paraît être l'effet socioculturel pour le reste de Seraing : c'est quand même dans les quartiers plus favorisés que la participation est la plus élevée : comparé au reste de Seraing, « beaux quartiers » inclus, le taux de participation associative d'Ougrée-bas est inférieur. Si l'on croit le témoignage d'Optima quant à la faible existence d'activités associatives avant leur intervention à Ougrée-bas (cf. plus haut)<sup>10</sup>, la différence positive avec le Molinay pourrait être perçue comme un indice de l'impact du maillage organisé par Optima.

<sup>10</sup> Il faut quand même citer l'implantation, mais non coordonnée, de quatre associations actives à Ougrée-bas à l'époque : le Léonard de Vinci, Accueil et Partage, Coup de cœur et un comité de quartier

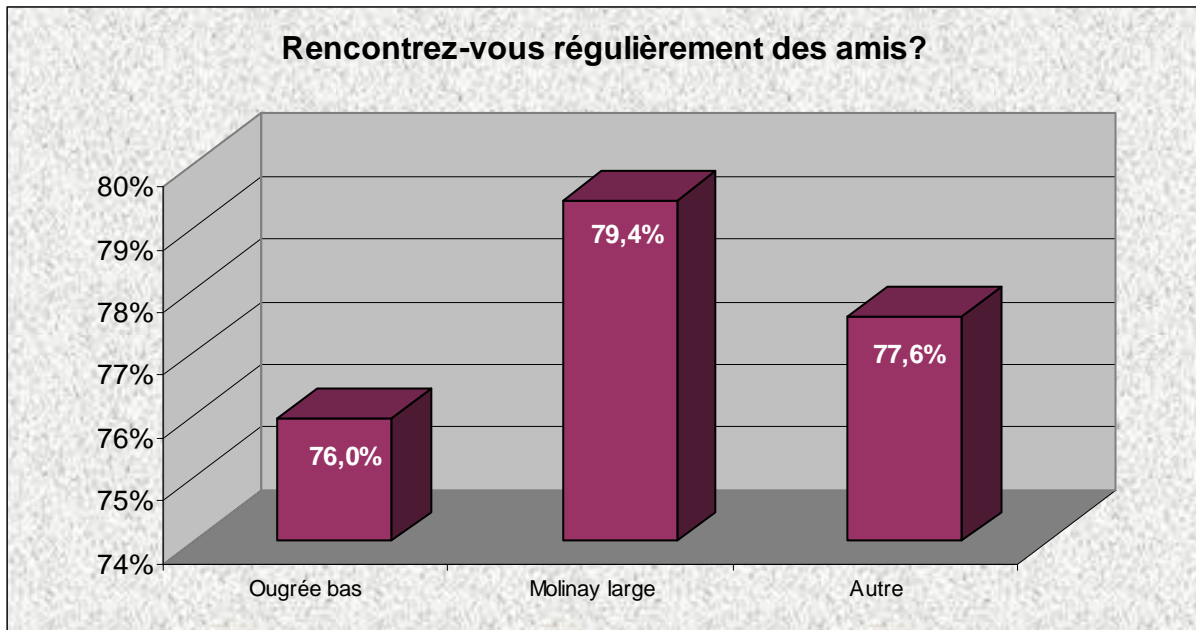


Notre hypothèse du tableau précédent se trouve confortée à la lecture de celui-ci. On aurait pu penser que la participation à des clubs sportifs, par exemple, ait suffi à expliquer les résultats quant à la participation associative. On voit ici que la différence quant à la pratique du bénévolat est plus marquée encore : elle dépasse nettement la moyenne sérésienne. On ne peut certes supposer que tous ceux qui déclarent ici être bénévoles pratiquent leur activité au sein d'initiatives soutenues par Optima, mais on peut tout aussi difficilement supposer que celles-ci ne pèsent pour rien dans ce résultat. Nous ne savons évidemment rien de la nature ni de la fréquence des activités bénévoles, mais nous reviendrons dans l'analyse des interviews sur les modalités de participation « légère », ponctuelle, proposée aux habitants et qui peut suffire à ce qu'ils déclarent une telle pratique.

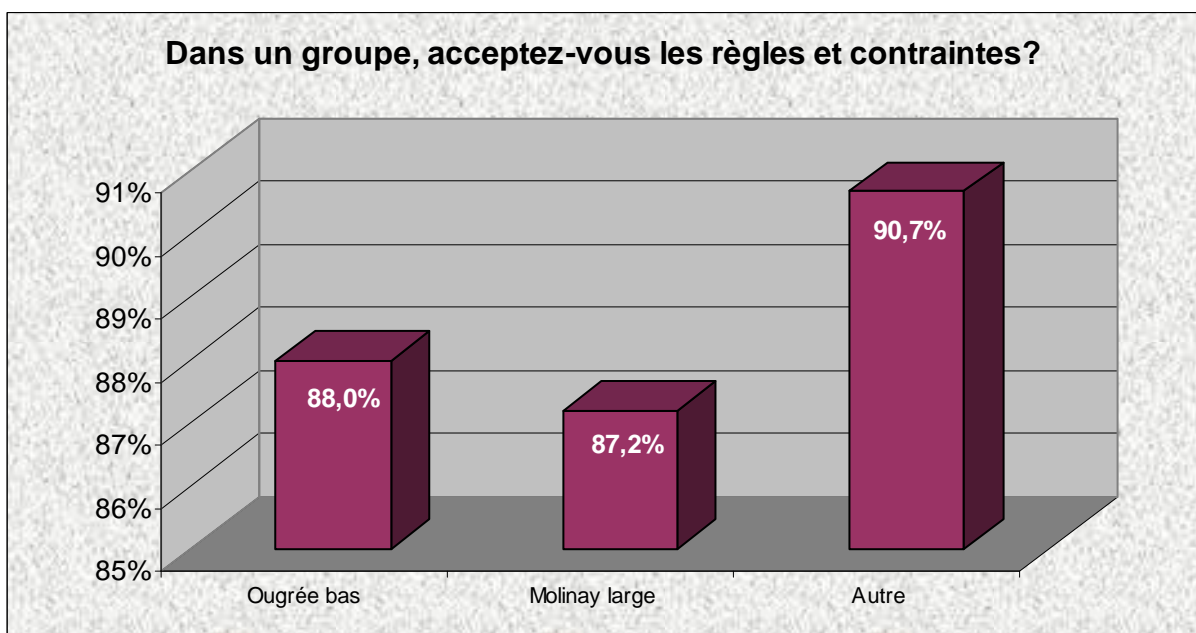
On peut évidemment considérer ces deux questions comme une documentation très partielle du « capital social structurel formel ». Nous sommes obligés de nous contenter de ces mesures, en gardant à l'esprit que l'enquête d'Optima n'était pas calibrée pour étudier le capital social et ses effets, mais pour faire une photo la plus fidèle possible des conditions de vie socio-sanitaires et socio-éducatives de la population.

Il a été montré souvent, y compris par nos enquêtes antérieures, que le capital social était cumulatif avec le capital économique et culturel. A partir de ces deux indicateurs, et compte tenu des caractéristiques sociales défavorables de la population d'Ougrée-bas, nous pouvons néanmoins relever une participation plus forte qu'attendu, et les indices rendent plausible l'attribution au moins partielle de cette observation à l'action de remaillage.

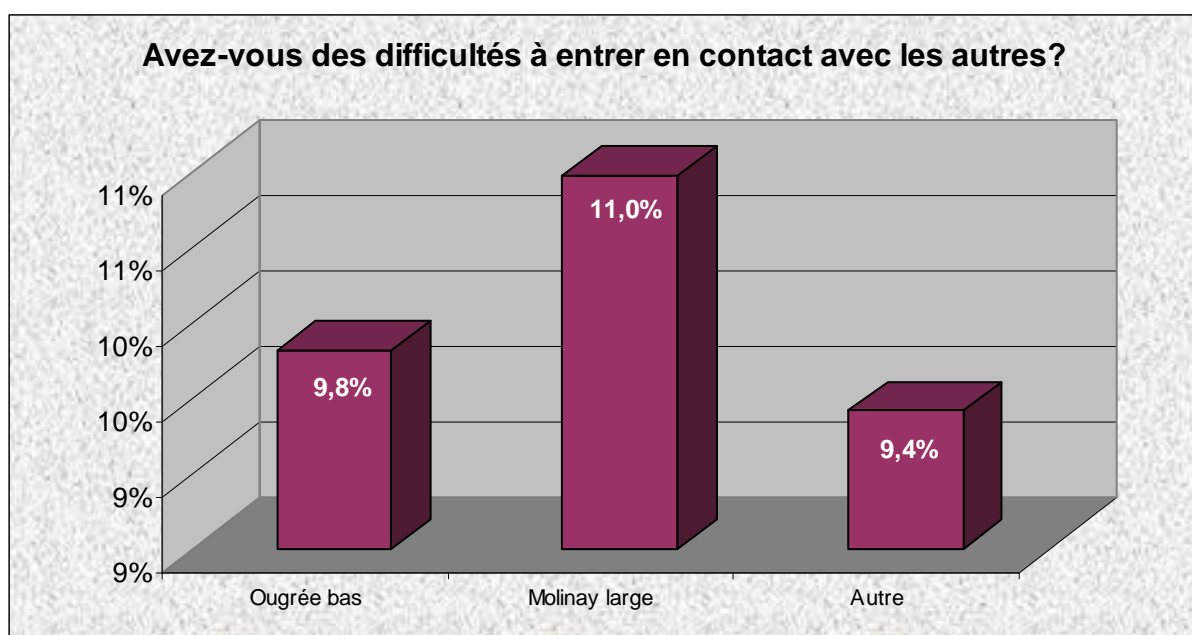
## Le capital social informel



Nous disposons aussi, dans cette enquête, d'une question éclairant le capital social informel, quant à la fréquentation des amis. Le résultat contraste ici avec les deux tableaux précédents. C'est au Molinay que le taux est le plus élevé, et au contraire à Ougrée qu'il est le plus bas. On relèvera cependant que, compte tenu des faibles variations en pourcentage et des tailles d'échantillon, on doit conclure à des niveaux équivalents dans les trois entités, le chi-carré étant non significatif, alors qu'il l'était pour les questions précédentes. En tous cas, nous pouvons donc conclure que le différentiel de capital social en faveur d'Ougrée vu précédemment ne se confirme pas ici.

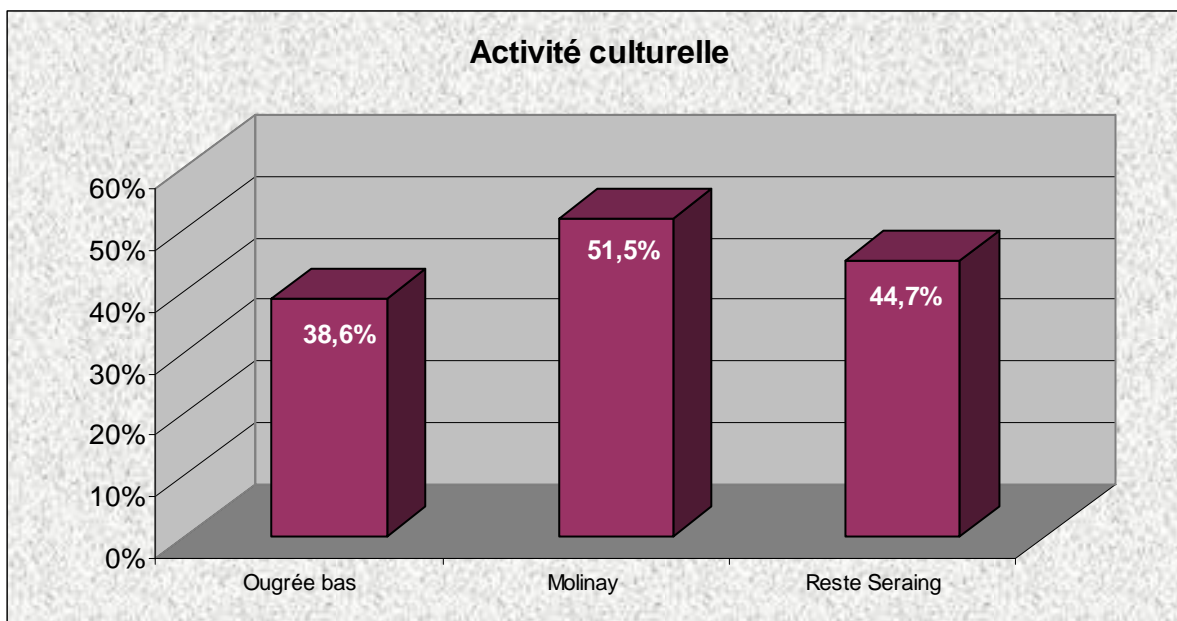


Quant aux normes groupales, que l'on peut rapprocher du capital social cognitif, on remarque sur le tableau ci-dessus que les Ougréens ne se distinguent pas des habitants du Molinay : la tolérance aux contraintes groupales ne semble pas affectée, globalement, par les pratiques d'associationnisme et de convivialité développées sur le quartier : 12% restent réticents à ces contraintes, ceux-là participent probablement peu aux activités associatives. C'est certes une minorité, mais si nous nous en tenons à l'hypothèse d'externalités du capital social, c'est-à-dire d'un effet sur ceux qui ne participent pas directement, ceci est typiquement une question sur laquelle on aurait pu attendre un effet. Notons que la différence relevée avec le reste de Seraing est statistiquement significative.



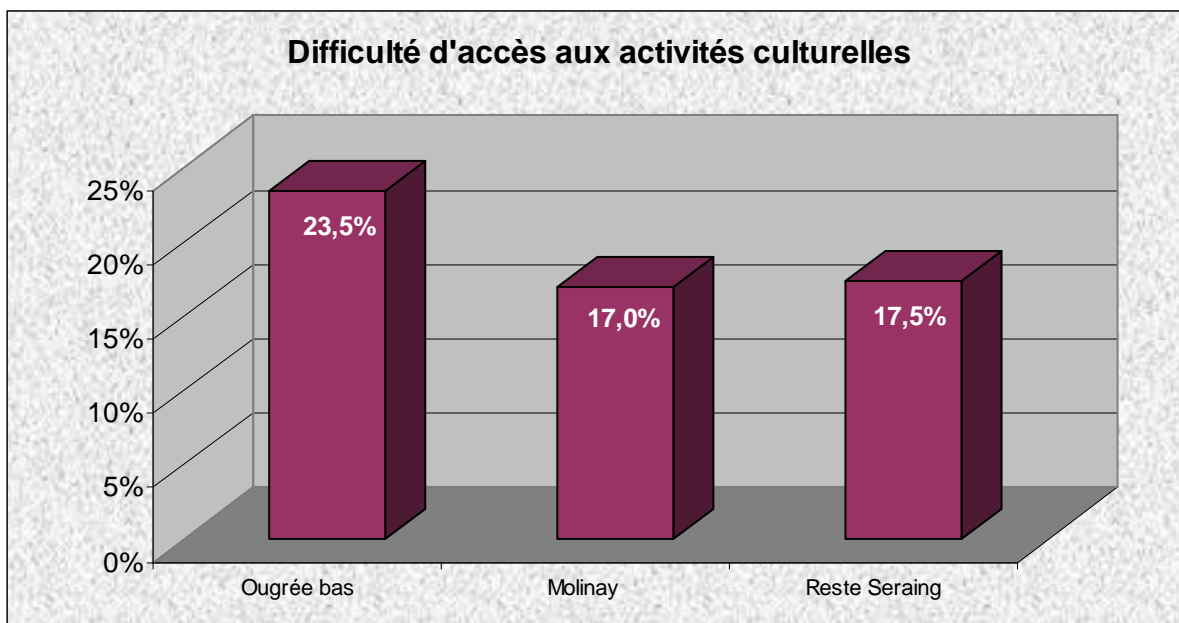
En contraste avec le tableau précédent, sur un thème proche, on voit ici par contre qu'en terme de facilité à entrer en contact, Ougrée s'en sort mieux que le Molinay, se rapprochant ainsi de la moyenne communale. Il faut toutefois relever que ce croisement n'est pas significatif statistiquement.

Nous aurions pu conclure - prudemment - à la plausibilité d'un effet vertueux de la dynamisation du quartier si les deux tableaux qui précèdent avaient fourni des résultats convergents. Dans le cas de figure qui se présente à nous, il nous paraît impossible de conclure dans un sens ou l'autre.

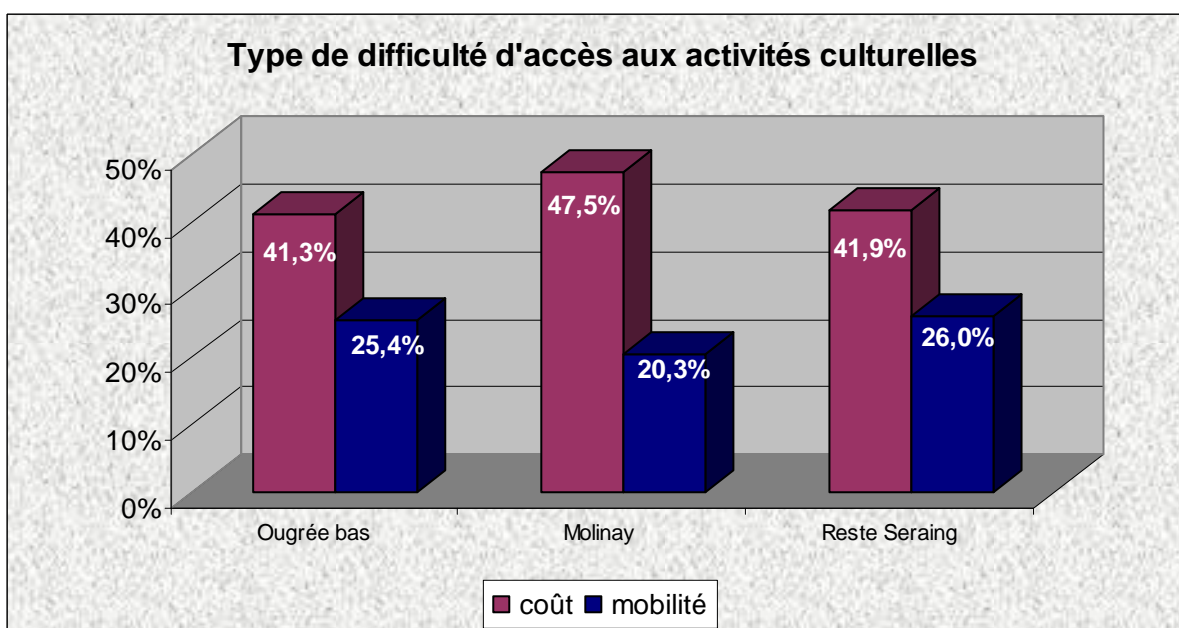


La participation à des activités culturelles peut être vue soit comme un effet du capital social, soit comme une mesure indirecte de celui-ci. On voit que moins d'Ougréens déclarent avoir une « activité culturelle ». Ce terme est évidemment vague, montrant ainsi une limite de la formulation du questionnaire. La première interprétation venant à l'esprit est plus terre à terre que les interprétations en termes de capital social. Elle réside dans la proximité du centre culturel de Seraing avec le Molinay : l'offre culturelle y est beaucoup plus proche, alors qu'il n'existe plus à Ougrée de cinéma ni de salle de spectacle habituellement ouverte au public. Seul un ancien cinéma est reconverti en salle communale, mais elle est peu utilisée pour des spectacles publics. Pourtant, les acteurs du Molinay indiquent que le centre culturel est peu fréquenté par les habitants du quartier.

Faut-il encore voir si l'accès à la culture pose problème, puisque nous avons affaire à une population plutôt défavorisée au Molinay comme à Ougrée-bas.



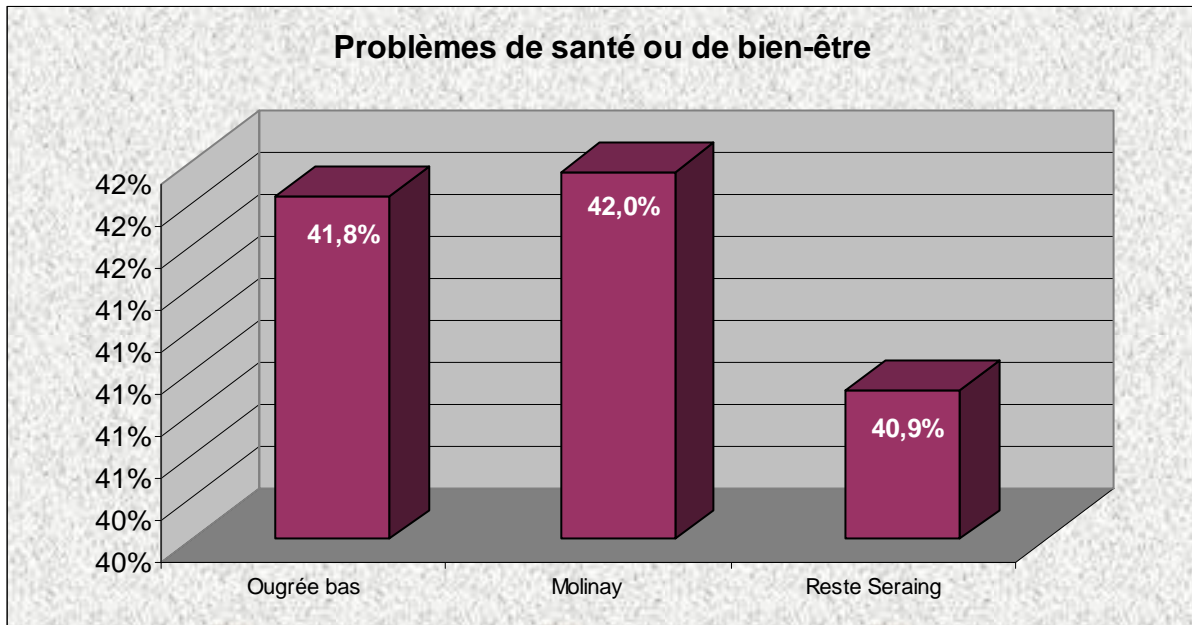
Ce graphique nous montre que les habitants d'Ougrée-bas éprouvent plus de difficultés à accéder à l'offre culturelle que ceux du Molinay, et que ceux de l'ensemble de Seraing : proximité, moyens de déplacement ou disponibilité financière ?



Ce tableau tend à confirmer l'interprétation en termes d'offre : pour les habitants du Molinay, l'obstacle aux activités culturelles est plus d'ordre financier, mais moins d'accessibilité. C'est peut-être pour des raisons de coût que les habitants du Molinay ne sont pas aussi nombreux au Centre culturel que ce que ses responsables n'espèreraient. Pour les Ougréens, par contre, l'obstacle financier n'est pas plus important que dans le reste de la commune, et cela bien qu'ils aient un revenu sensiblement plus faible comme nous l'avons vu précédemment. Par

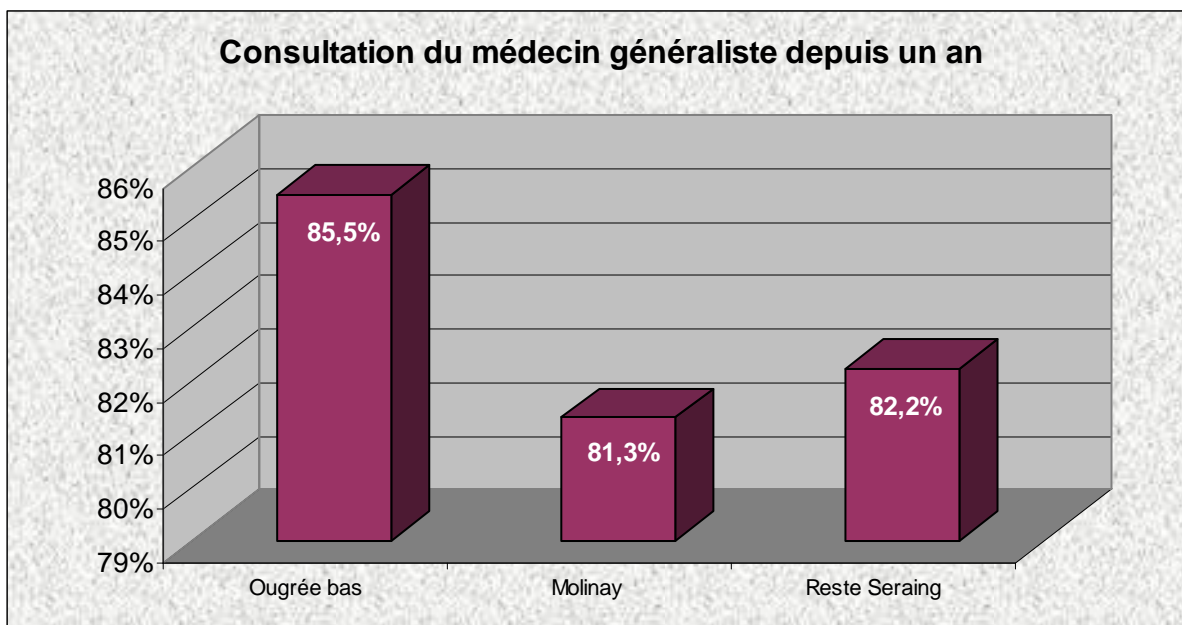
contre, l'avantage du Molinay en termes de proximité, voire de disponibilité de transport, apparaît nettement. Ce sont donc des variables autres que celles liées au capital social qui semblent à l'œuvre ici.

## La santé et sa gestion

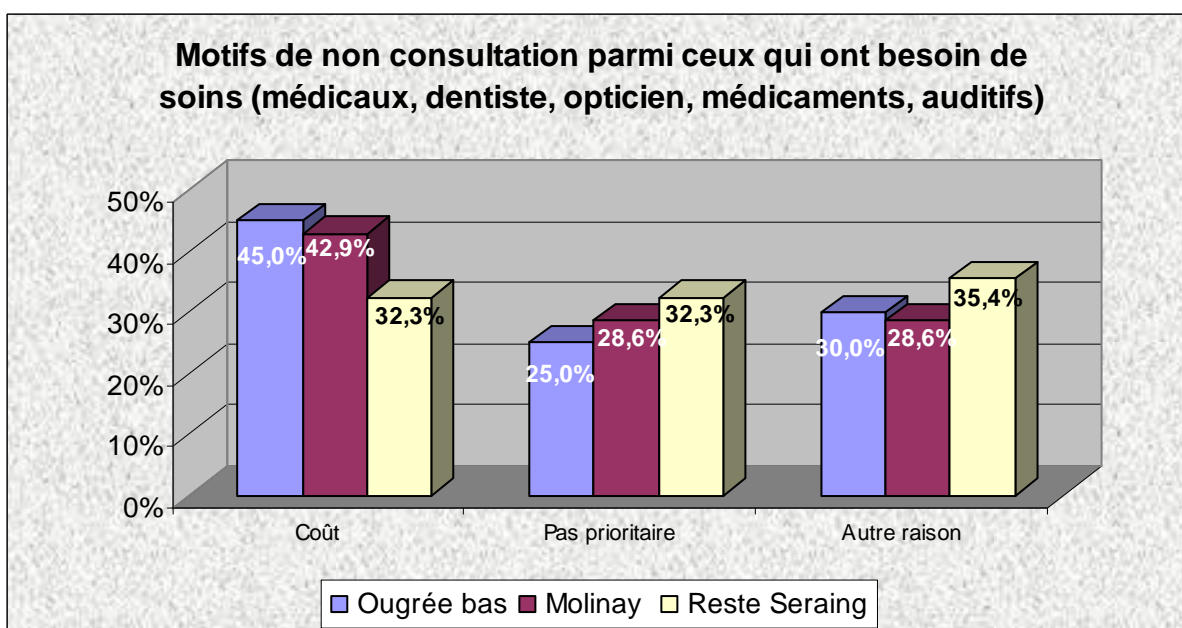


Quant à l'état de santé global de la population, ce tableau montre une plus grande proximité entre population d'Ougrée et du Molinay en termes de santé générale, mais il ne faut pas se laisser abuser : même si, avec la taille de l'échantillon global, la lien est significatif, dans l'absolu les différences sont d'à peine plus d'1%. En complément d'information, on pourra citer en vrac d'autres observations sur la santé des Ougréens : il fument plus, boivent plus d'alcool et font moins d'exercice physique que le reste des habitants de Seraing. Ils ont aussi plus de troubles du sommeil : bref, ils sont plutôt plus exposés.

Si l'état de santé représente en soi plutôt une indication sociodémographique de la population, et qu'il est difficile en dehors d'un très long terme d'y supposer un quelconque effet de capital social, la manière de gérer la santé peut, elle, être influencée par l'insertion dans un réseau relationnel qui « protège » contre le laisser-aller en la matière. Ce sont donc les tableaux suivants qui nous intéressent davantage.



Malgré la précarité économique et éducative de la population d'Ougrée, le taux de consultation d'un généraliste au cours des 12 derniers mois est supérieur à la moyenne. C'est là un résultat intéressant, à mettre sans doute à l'actif des actions de sensibilisation à la santé faisant partie des interventions d'Optima sur le territoire, notamment via la maison médicale d'Ougrée. Le « détournement » par une explication mobilisant le capital social est sans doute hasardeux, puisque l'objet même des interventions est, entre autres, une éducation à la santé. L'offre sur le territoire est sans doute un facteur explicatif.

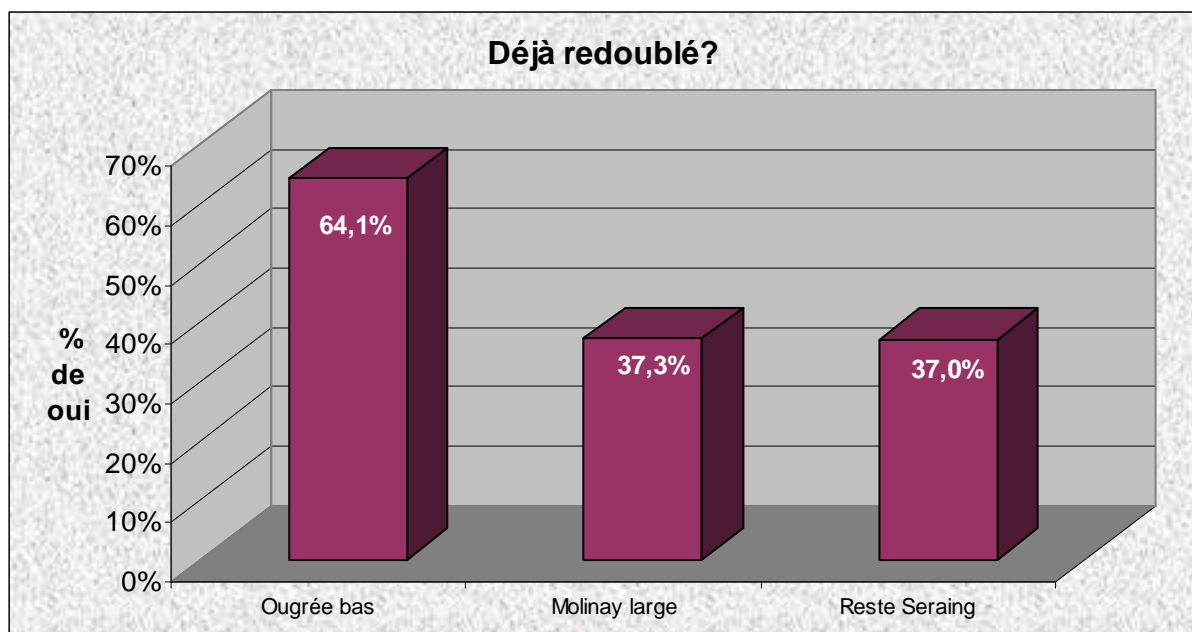


Ce tableau sur les causes de non consultation, pour ceux qui en auraient besoin, tend à conforter l'interprétation précédente. Les Ougréens sont les plus nombreux à avoir des

problèmes financiers face à la consultation médicale. Par contre, ils accordent plus d'importance à la gestion de leur santé, puisqu'ils sont moins nombreux à considérer que la visite chez le médecin n'est « pas prioritaire ». L'éducation à la santé n'efface donc pas les problèmes économiques, mais évite que celle-ci soit considérée comme secondaire. Nous l'avons relevé plus haut, l'hygiène de vie reste cependant en retrait. Si nous voulons garder notre hypothèse explicative, il faut au minimum considérer que les effets en la matière, s'il y en a, sont à plus long terme.

### L'éducation des enfants

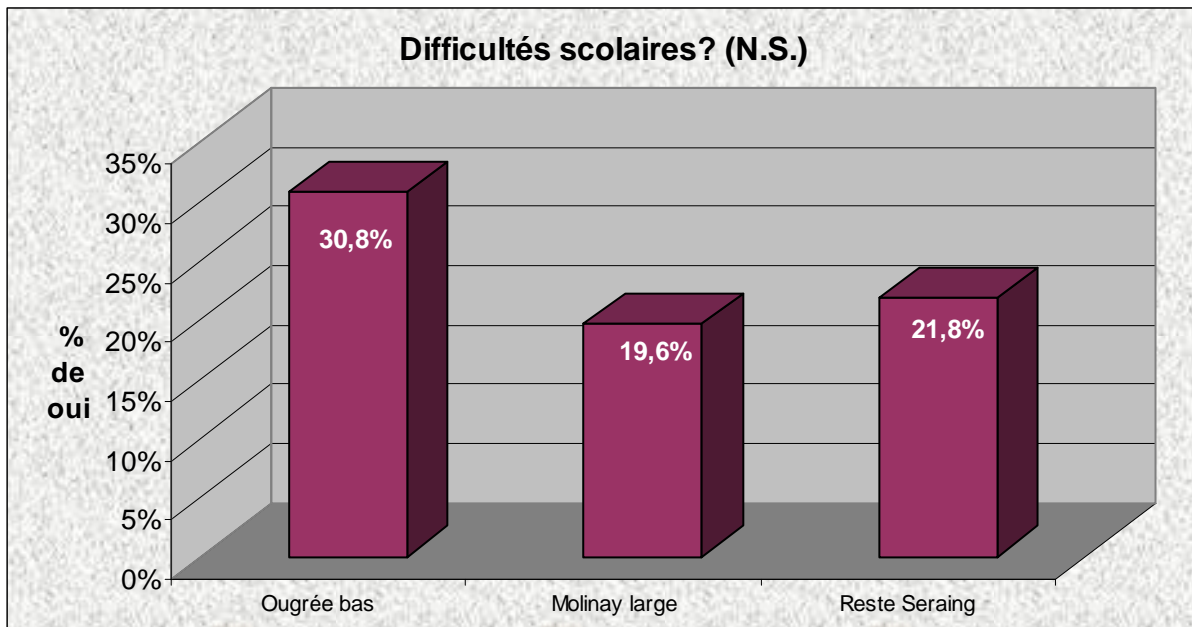
Dès lors que, comme nous l'avons rappelé en introduction, les performances scolaires étaient un « output » retenu par Coleman pour mettre en évidence ce qu'il attribuait comme vertu au capital social, nous pouvons regarder un instant les données disponibles quant à la scolarisation des Ougréens.



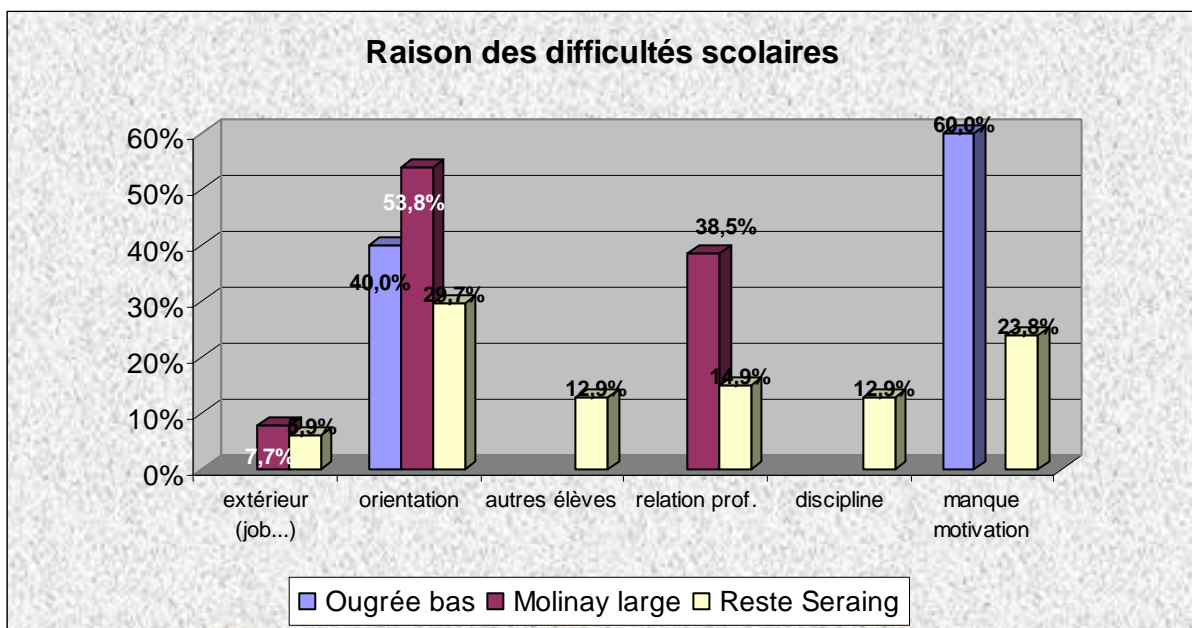
La situation qui apparaît ici n'est pas du tout rassurante : le taux de redoublement à Ougrée-bas est quasi le double du reste de Seraing, Molinay compris. L'effectif n'est ici que de 800 enregistrements, puisque seuls les enfants en âge scolaire sont concernés. Les différences sont néanmoins significatives.

Sachant que les initiatives de dynamisation remontent tout au plus à deux ou trois ans avant la date de l'enquête, et que par contre le laps de temps sur lequel s'étalent ces expériences de redoublement est probablement nettement supérieur, il s'agit plutôt ici d'un résultat à interpréter comme un héritage lourd du niveau socioculturel défavorisé de la population

d'Ougrée. On peut y ajouter que 5% des enfants d'Ougrée, dans l'enquête, fréquentent l'enseignement spécial, alors qu'ils ne sont respectivement qu'1,2% au Molinay et 2,1% dans le reste de Seraing. Ceci tend à confirmer qu'il s'agit d'une caractéristique sociale lourde sur laquelle, si effet du capital social il y a, un effet mesurable prendra au mieux des années.



Bien que non significatif, nous présentons ce tableau qui confirme le déficit d'Ougrée en matière de difficultés scolaires. Il nous permet d'introduire le tableau suivant sur l'origine (déclarée) de ces difficultés.



L'effectif est ici encore plus réduit, puisque ne sont concernés que les enfants ayant des difficultés (N=124 dans l'ensemble). Les enfants d'Ougrée ne sont donc que quelques unités

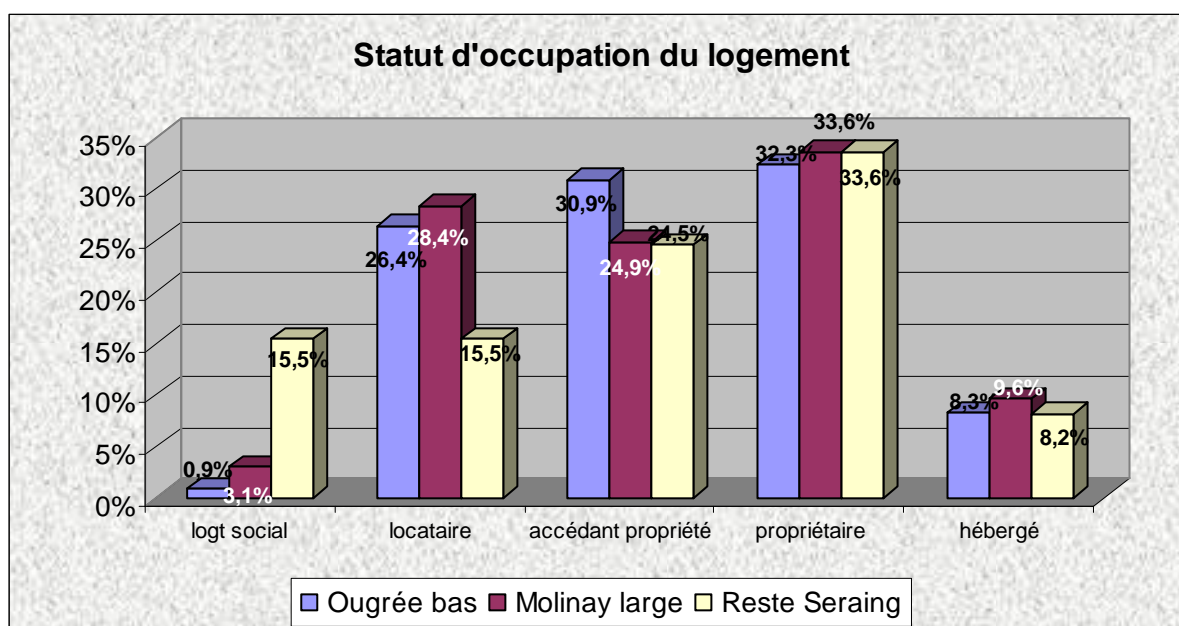
dans ce tableau. On note néanmoins qu'Ougrée se distingue surtout pour les problèmes de motivation, ce qui en tout état de cause va à l'encontre de tout effet raisonnablement attribuable au capital social.

Les autres observations dans le même domaine, relatives à l'absentéisme ou à la difficulté à organiser les devoirs vont dans le même sens. Les effets ne sont pas significatifs compte tenu des faibles effectifs, mais Ougrée est plutôt en déficit.

Même si l'hypothèse d'un effet observable d'une promotion du capital social à Ougrée-bas sur la scolarisation était audacieuse<sup>11</sup>, compte tenu notamment des inerties temporelles, il nous faut conclure ici que les résultats vont en sens opposé à une telle hypothèse. On peut certainement les expliquer par les variables socioculturelles, mais celles-ci ne se montrent en rien contrebalancées.

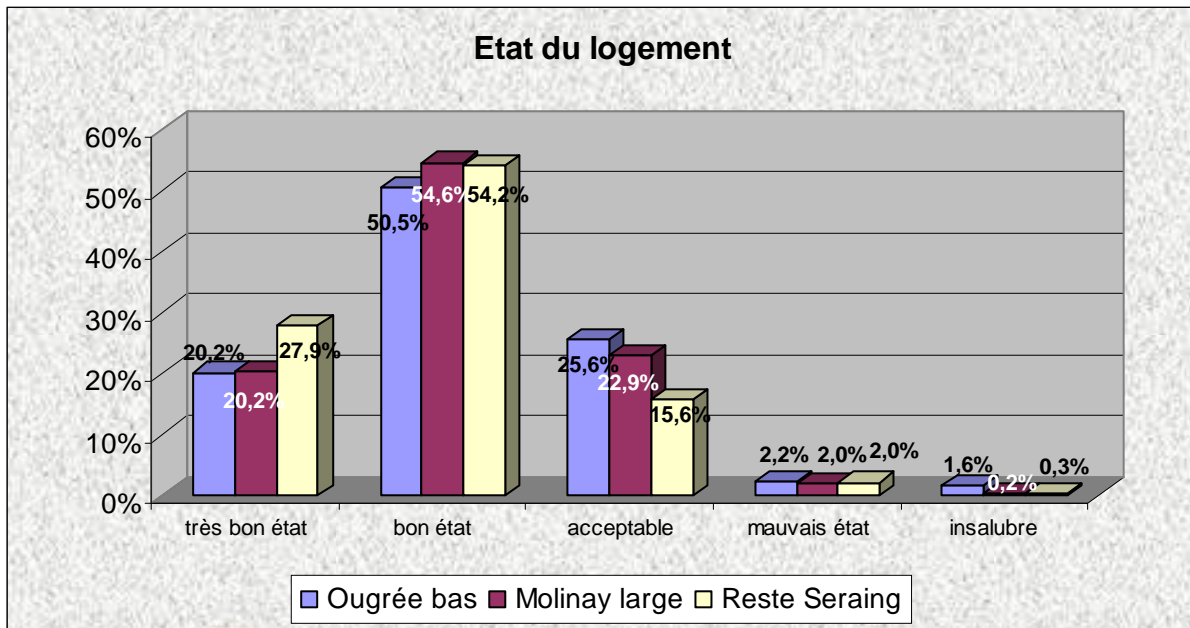
## Logement et quartier

Dès lors que l'action d'Optima a pour but une requalification et une réappropriation du quartier par ses habitants, les données disponibles sur la perception d'Ougrée-bas et sur le logement sont importantes. Il faut toutefois garder à l'esprit, nous y reviendrons, que la perception d'un environnement immobilier dégradé est très répandue, pour ne pas dire qu'elle est une évidence pour le visiteur extérieur, comme nous l'avons déjà indiqué dans la présentation générale d'Ougrée.

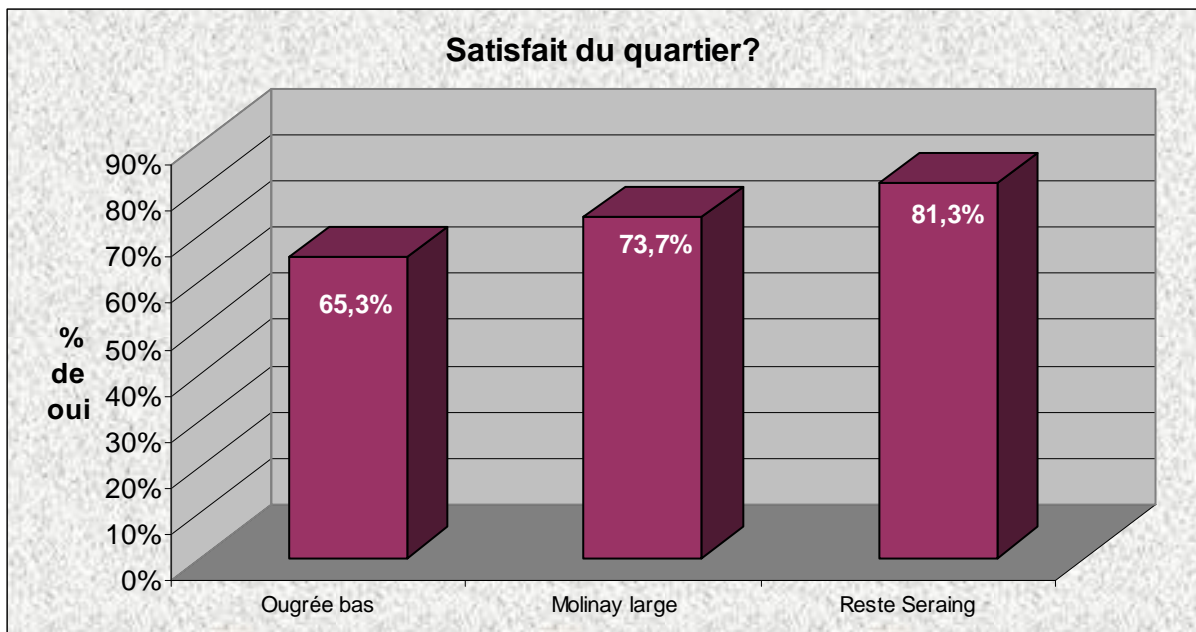


<sup>11</sup> D'autant que le partenaire principal d'Optima est l'école libre regroupant 20% de la population scolaire, et que les actions dans ce domaine ont démarré en 2003-2004 pour atteindre leur pleine activité en 2005. Un effet mesuré en 2004 aurait donc nécessité une « causalité » plus générique en terme de capital social

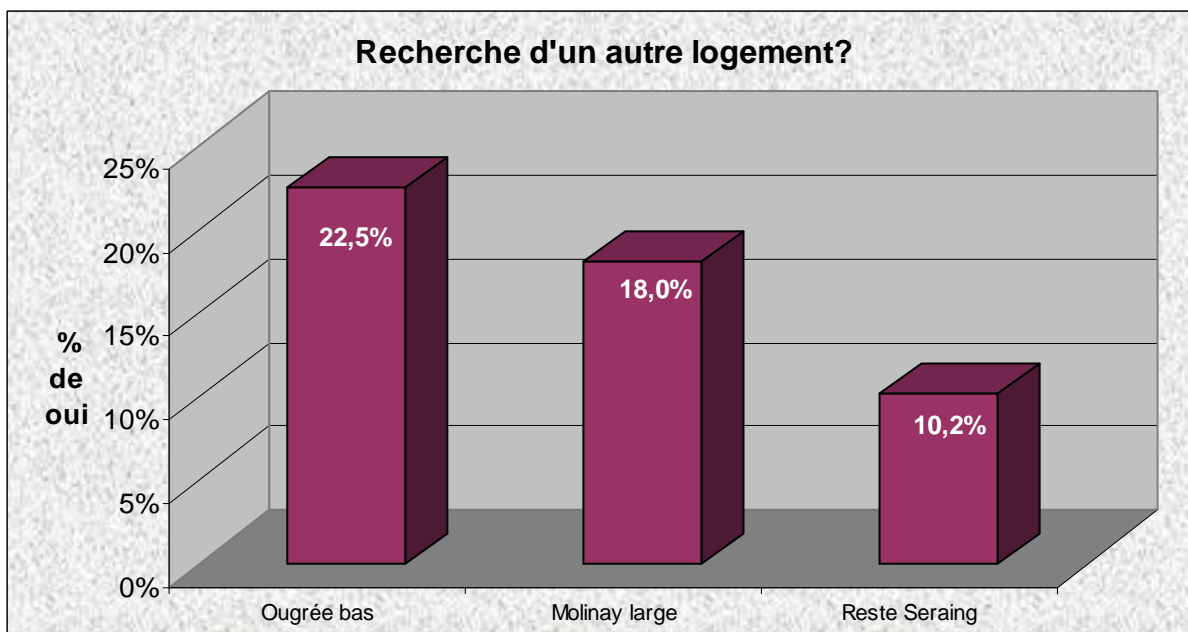
A titre de description contextuelle, nous voyons ici la confirmation de la quasi inexistence de logements sociaux à Ougrée-bas, et de leur faible importance au Molinay. Beaucoup des personnes interrogées ont acheté, mais sont toujours en cours de remboursement de leur emprunt. C'est dans le reste de Seraing que l'on voit moins de locataires « privés », compensés par les logements sociaux, loin d'être rares dans la commune, mais situés dans d'autres quartiers, dont certains adjacents à Ougrée-bas tel que délimité. Quoiqu'il en soit, nous avons 63% de propriétaires, ce qui correspond bien aux statistiques INS.



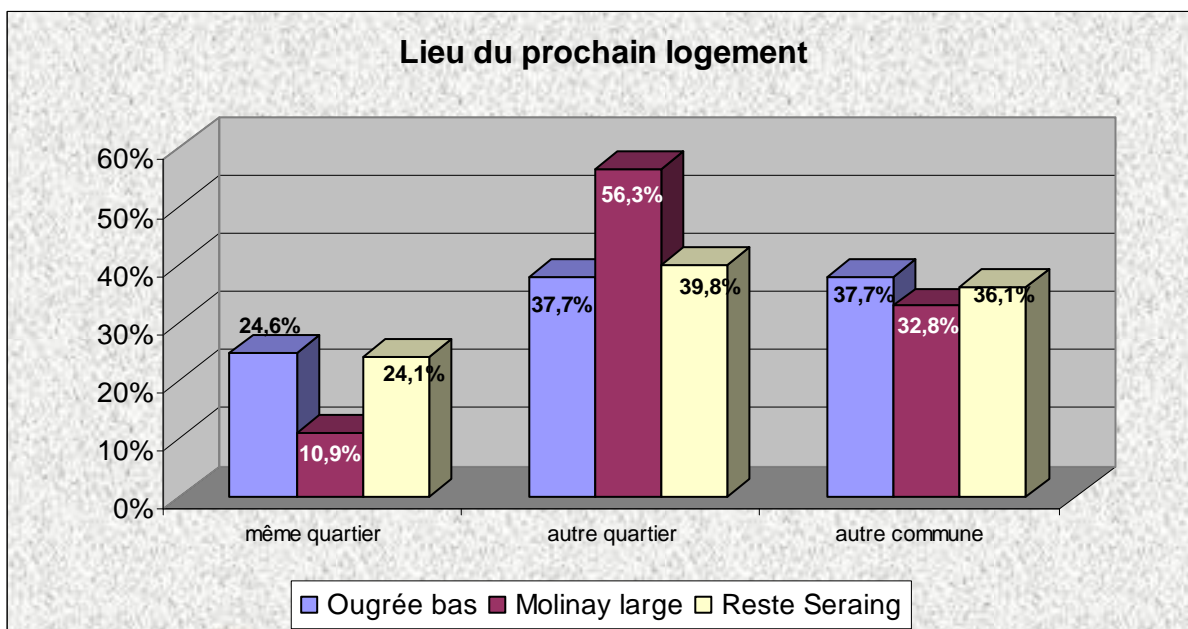
Si la perception générale de l'état des logements d'Ougrée est plutôt négative, l'appréciation donnée par les habitants sur leur propre logement est moins sévère. On voit certes qu'en moyenne les Ougréens ont un jugement un peu plus négatif qu'au Molinay, mais dans le tableau ci-dessus l'effet se réduit à un glissement limité entre « bon état » et « état acceptable ». On a certes 1,6% d'« insalubres », mais cela reste marginal. Le reste de Seraing fait mieux, mais cet ensemble comprend évidemment des quartiers beaucoup plus cossus. Les « difficultés liées au logement » sont un peu plus nombreuses à Ougrée, y compris spécifiquement les difficultés d'ordre financier.



C'est en particulier sur la satisfaction quant au quartier que l'on attendait l'effet possible du capital social, dès lors que l'animation associative et conviviale est susceptible d'avoir un impact, dès le court terme, sur la perception du quartier : celle-ci inclut bien sûr les aspects environnementaux (qualité d'habitat, propreté,...) mais aussi la vie du quartier. Malheureusement celle-ci n'a pas été investiguée spécifiquement. Le résultat va en sens opposé à l'hypothèse d'un effet vertueux du capital social. Ougrée-bas est jugé plus sévèrement par ses habitants que le reste de Seraing, ce qui peut aisément s'expliquer par les dimensions environnementales de l'appréciation, mais aussi que le Molinay, pourtant lui aussi dégradé par le ralentissement économique et l'appauvrissement des trente dernières années. Cette première observation est donc négative quant à l'hypothèse que nous poursuivons dans ces analyses. On remarquera toutefois que la l'appréciation sur le quartier est plus fortement liée à l'état du logement à Ougrée qu'elle ne l'est au Molinay.



Cet autre tableau sur la tentation de déménager pourrait à première vue conforter cette idée qu'Ougrée est perçue comme un endroit où il ne fait pas bon vivre, que l'on aspire à quitter : près d'un habitant sur quatre souhaite changer de logement, qui se ventilent en 11% des propriétaires et 40% des non-propriétaires. Ces proportions sont respectivement de 9,7 et 29,3% au Molinay.



Les conclusions ci-dessus s'avèrent cependant hâtives à la lecture de ce dernier tableau. S'il est vrai que l'appréciation du quartier est plus sévère et que le nombre de candidats au déménagement est plus élevé à Ougrée, on voit ici que les Ougréens sont beaucoup plus nombreux que ceux du Molinay à chercher un autre logement dans le même quartier,

indiquant par là un attachement à celui-ci, et renforçant la lecture suggérée plus haut que le problème réside davantage dans les problèmes liés aux logements eux-mêmes que dans les aspects de vie du quartier. A Ougrée, c'est surtout parmi les propriétaires que l'on aspire à quitter la commune, et ceci dans des proportions nettement supérieures à ce que l'on observe ailleurs. Le lien entre projet de quitter le quartier et l'appréciation de celui-ci est d'ailleurs plus labile à Ougrée qu'ailleurs, puisqu'exactement la même proportion des non satisfaits et des satisfaits voudrait changer de quartier. Les projets de quitter la commune sont probablement des projets de changements plus radicaux, impliquant soit d'autres moyens, soit des projets articulés sur d'autres aspects de la vie. Nous retiendrons surtout, comme indicateur d'une certaine qualité de vie sociale à Ougrée, la différence Ougrée / Molinay quant aux intentions de déménager à l'intérieur du quartier vs. ailleurs à Seraing.

Il est malaisé de conclure sur cette partie qui portait sur l'exploitation de l'enquête Optima de 2004. A coup sûr, on n'y trouve pas d'effet massif du capital social sur les outputs supposés. La participation associative est plus forte, de même que la pratique du bénévolat. En termes de capital social formel, on peut penser que des effets de l'investissement de dynamisation donnaient déjà des fruits en 2004. D'autres résultats sur des mesures de dimensions du capital social donnent des résultats plus mitigés. Sans doute, même là, était-il audacieux d'attendre des différences de mesure spectaculaires alors que les actions n'avaient débuté que peu d'années auparavant. Par ailleurs, même si l'existence de cette enquête et son contenu représentaient une opportunité remarquable pour notre projet, nous ne pouvons que regretter qu'elle n'ait pas porté sur davantage de dimensions du capital social, ce qui nous aurait donné une image plus complète des questions que nous nous posons.

Il apparaît cependant qu'en termes d'effets indirects sur des dimensions envisagées par l'enquête (scolarité, santé, perception du quartier), les résultats vont parfois en sens inverse de ce qui aurait été attendu comme effets « vertueux » du capital social. Cela reviendrait à invalider l'hypothèse de ces effets si nous ne gardions à l'esprit que de tels effets, s'ils se manifestent, ne peuvent être mesurables qu'à moyen terme au moins. Nous constatons ici que les déterminants socio-démographiques classiques, pénalisant lourdement Ougrée, comme nous l'avons montré, restent largement prédominants. Même la comparaison avec le Molinay, censée « contrôler » au moins en partie ces déterminants sociaux, n'est pas toujours à l'avantage d'Ougrée. Nous restons toutefois de l'avis que nous touchons ici les limites du design de cette partie de la recherche, construite sur l'opportunité d'utiliser la base de données d'Optima – opportunité sans alternative équivalente – mais malheureusement fondée sur un

questionnaire trop peu spécifique à nos questions, qui n'étaient pas celles des auteurs de l'enquête, et arrivant trop tôt par rapport au déploiement des initiatives territoriales.

### ***La partie qualitative***

Dès l'origine du projet, nous avons voulu compléter l'exploitation des données d'enquête par des prises d'informations qualitatives, de sorte à obtenir à la fois une évaluation des actions récentes, postérieures à 2004 et une information sur les mécanismes cognitifs éventuellement déclenchés par les activités.

Plus précisément, l'objectif de cette recherche qualitative est de :

- donner de la consistance aux hypothèses issues de l'analyse de la base de données;
- examiner le lien entre participation et qualité de vie ;
- voir les éléments utiles ou nécessaires à la promotion d'une activité associative au niveau d'un quartier ;
- voir les effets démultiplicateurs entre la participation à une activité et une participation plus large ;
- examiner le sens que les participants donnent à leur implication, aux actions et à leurs effets, ainsi que la perception du quartier qui en découle.

Nous avons retenu l'option, permise par l'opportunité du calendrier, d'interroger des « guides-habitants » recrutés par Optima pour la visite et les discussions autour de l'exposition de photos « Ougrée-bas : pile et face » de janvier-février 2007 parmi lesquels nous avons trouvé une diversité satisfaisante de personnes quant à leur âge, la durée de leur permanence dans le quartier et l'intensité de leur implication associative. Nous disposons, comme matériau d'analyse qualitatif, des sources suivantes :

- 16 interviews individuelles de personnes ayant eu des niveaux d'implication différents ;
- la retranscription du contenu des groupes d'expression du ressenti animés par Optima autour de l'expo photo, assimilables à des interviews collectives ;
- la participation à une journée de mise en commun « inter-ateliers » rassemblant associations et habitants autour du « diagnostic partagé » du quartier ;
- la participation aux réunions de l'atelier « quartier de vie » où habitants, intervenants de quartier (éducateurs de rue, prêtre,...) et membres d'associations

ont fait le point sur la participation des habitants aux activités, à la convivialité dans le quartier, etc. ;

- l'observation, par visite sur place, de toutes les ressources pertinentes du projet Optima sur le territoire d'Ougrée-bas.

L'écueil principal que nous avons gardé à l'esprit pour définir un design de recherche a été la difficulté, à tous les niveaux, d'interroger des personnes à partir d'un critère de sélection tel qu'elles soient non-participantes. Illégitimité de la démarche, manque total d'intérêt pour l'interview, indifférence par rapport au(x) thème(s), voire hostilité par rapport au principe ou aux acteurs concrets nous ont semblé des obstacles sérieux à une approche intégrant des « non participants ». La sélection des personnes à interviewer a en définitive privilégié la diversité, et l'ancrage sur une activité visible, autour de laquelle on trouve des personnes ayant des degrés d'implication très divers.

Nous allons traiter ce matériau en classant nos observations en trois volets : le premier traite des personnes interrogées elles-mêmes ; leur passé associatif, leur ancrage dans le quartier, leur participation ailleurs, leur vécu au sein du quartier, leurs attentes, ... Le deuxième volet tentera d'extraire les éléments d'observation portant sur les externalités, essentiellement quant à l'image du quartier, la mobilisation pour le redynamiser, les contenus relatifs à une plus grande citoyenneté. Le troisième axe portera sur les observations relatives au rôle d'Optima dans la dynamique du quartier, éclairant ainsi les modalités de l'intervention volontaire sur le territoire.

### ***Du point de vue des participants***

Nous indiquons plus haut avoir tenté de diversifier les personnes interrogées, pour les interviews individuelles, quant à leur âge, leur durée de vie dans le quartier, leur niveau d'implication. Ceci était évidemment tributaire de qui au juste participait à l'animation de l'expo photo. C'est forcément d'autant plus vrai pour les participants aux débats autour des photos, allant du simple visiteur à des professionnels d'Optima lui-même. D'autres personnes ont été approchées dans une logique de boule de neige, en partant de participants à des actions soutenues par Optima, et en obtenant des indications sur d'autres personnes susceptibles de participer à une interview.

Les âges des personnes vont de 25 à 75 ans, d'étudiants aux pensionnés, des ouvriers aux universitaires. Seule une minorité (trois sur les seize interviews individuelles) travaille. Parmi les non travailleurs, quelques-uns cherchent du travail, d'autres sont retraités ou en incapacité

permanente, quelques femmes s'occupent de leurs enfants. Quelques-uns sont nés à Ougrée, qu'ils n'ont jamais quitté, les plus nouveaux sont arrivés il y a deux ou trois ans à peine. Ceci illustre la diversité que nous avons recherchée.

### **L' « entrée en matière »**

Certains n'habitent en fait pas le quartier, mais se sont investis, via une personne connue, dans des projets qui les motivent. Des témoignages montrent même les obstacles à surmonter pour venir participer à un atelier ou l'autre :

*Mme M. : Ben, moi, j'ai un problème, c'est le déplacement. Parce que j'habite loin et je n'ai pas de voiture. Enfin, je ne conduis pas. C'est là mon problème, c'est que ça me prend énormément de temps pour venir. Je ne peux pas dire, aujourd'hui, tiens, j'arrive. Il faut que je me déplace avec quelqu'un, entre autres, mon mari.*

Cette dame s'est impliquée par un concours de circonstances quasiment fortuit, mais qui illustre l'utilité des ressources visibles :

*Je suis venue tout d'abord par hasard me balader à la brocante y'a 3 ans. Et j'avais ma seconde fille qui allait commencer ses études supérieures, et je cherchais un appartement pour deux. [...] Et quand on venait reconduire [sa fille] régulièrement, je voyais la maison (le Centre de ressources) qui commençait à se transformer. Et j'étais un peu curieuse. Et puis [sa fille], en habitant ici à quelques pas, a vu le lavoir social et est venue se renseigner, et puis a rencontré S., qui pour finir était une connaissance déjà de longue date. Et elle a proposé l'atelier que je faisais de l'autre côté, c'est-à-dire, une animation en cuisine. Et c'est comme ça que j'ai commencé.*

### **Tradition associative ou « création nette de capital social » ?**

Cette dame participait déjà, auparavant, à des activités associatives bénévoles : ce n'est donc pas une « création nette de capital social » pour elle, mais elle a ensuite trouvé l'occasion de la pratiquer à Ougrée, au bénéfice des Ougréens :

*J'avais travaillé en ALE à Engis dans une maison de quartier. [...] bon, le fait que je n'habite pas le quartier, c'est aussi un handicap. Parce que à Engis, je rencontrais les gens dans la rue, je leur proposais, je disais ah tiens, vous êtes de quelle origine ? Je suis Mauricienne. Est-ce que vous ne voudriez pas me préparer*

*une recette pour notre souper ? Ca marchait comme ça. [...] Y'avait le centre de jeunes, la maison des jeunes qui faisait de la peinture murale, à la bombe. Y'avait des animations comme ça. [Mon rôle] c'était de m'occuper de tout ce qui était nourriture, puisque mon atelier était un atelier cuisine. Donc, on s'est occupé du bar.*

Beaucoup, mais pas toutes les personnes interrogées, avaient déjà un passé associatif : on voit dans des exemples comme celui-ci qu'il ne s'agit pas seulement de l'entretien d'une participation associative locale préexistante, mais de l'opportunité offerte d'en (ré)entamer une. Bien sûr, des personnes déjà actives localement ont été intégrées à des actions soutenues par Optima.

*Mr. R., un des guides-habitants, dans le quartier depuis dix ans : J'ai toujours bien aimé le vélo depuis gamin et après que j'ai été prépensionné, je me suis mis à fond pour m'occuper des non voyants et malvoyants. Suite à ça, on a créé le club en 1996. [...] J'étais vice-président et j'étais président des fêtes. Toujours pour l'amicale de Cockerill. [...] Même quand j'étais prépensionné, j'allais deux jours par semaine bénévolement [...] J'ai été guide habitant pour l'expo photo. Donc j'ai eu ma cousine, qui est là-dedans, elle m'a contacté, engagé. Et j'ai trouvé ça très intéressant ça fait que j'ai été plusieurs fois aussi et j'ai trouvé super intéressant aussi les gens qui s'intéressaient [...]. La plaine des sports, c'est moi qui vais faire le panneau avec la date et tout, qu'on met sur le treillis pour indiquer. Et alors je vais encore bien là aider à faire travailler la pâte ou dessiner ou quoi.*

Il s'agit donc de susciter cette participation au niveau du quartier, quand elle peut être ou avoir été exercée ailleurs. Cette habitude de l'activité associative peut remonter loin, ainsi Mme L., de 71 ans :

*C'est-à-dire que moi, j'ai été, depuis toute petite, j'ai été dans le patronage, avec les curés à ce moment-là. C'était là tout en bas le patronage. Puis, j'ai été à la JOCF, c'est Jeunesse Catholique Féminine. Et puis alors, je suis allée dans la Ligue des Femmes Chrétiennes. Et en même temps, j'allais dans une troupe où on chantait.*

Pourtant, nous avons aussi rencontré, en minorité, des personnes sans passé associatif significatif, et pour qui au contraire participer, à l'initiative d'Optima, a été une manière d'échapper à la solitude, suite à des déboires de la vie.

*Mme K. : j'étais une nouvelle dans le quartier. A ce moment-là, y'avait pas encore la plaine de jeux. Il y faisait sombre. J'ai d'ailleurs dit que je me retrouvais dans ce quartier, parce que moi, j'étais dans un état second, j'étais mal, par rapport au problème personnel que je vivais. [...] Je n'avais aucune relation et j'étais tout le temps chez moi.*

*- Avant cette expérience de danse orientale, est-ce que vous aviez eu d'autres expériences de projet en commun ?*

*Mme K. : Non, pas du tout*

On ne peut donc pas en faire une généralité, mais on voit que l'existence des activités et la démarche de proposer un rôle aux personnes du quartier peut avoir un effet sur du capital social, y compris, dans ce cas-ci, de nature quasiment thérapeutique pour la personne. C'est un peu le cas dans un deuxième exemple, Mr. M. :

*En passant une fois [devant le Centre de ressources], je suis rentré pour voir ce que c'était, j'ai parlé un peu avec S.[...] Elle a dit que ce serait bien qu'on fasse quelques activités, alors j'ai proposé le scrabble, et c'est comme ça que c'est parti [...] A l'heure actuelle, il y a beaucoup de gens qui sont tout seuls, qui ne savent pas quoi faire de leurs journées*

Nous citerons un dernier exemple, en contraste avec les prises de contact fortuites, de Mme. V., qui habite le quartier depuis deux ans seulement, et qui ne peut plus travailler pour des raisons de santé :

*Je cherchais à faire un bénévolat. Et on a cherché sur Internet, avec une dame du CRF (centre de réadaptation fonctionnelle), et on a trouvé ça, j'ai téléphoné, j'ai pris rendez-vous et voilà. [...] pour garder une certaine vie sociale, on va dire, on m'a proposé de faire un bénévolat, pour pouvoir sortir de chez moi, voir des gens, apporter mon aide*

Nous avons donc, au total, des modes d'entrée dans les activités allant de la curiosité à la démarche volontaire de pratiquer le bénévolat, de la première expérience à la longue tradition. Du point de vue des participants, autant d'expériences différentes, mais du point de vue du

quartier, « communautaire », un indice que la tentative de mobilisation des énergies trouve et canalise au profit de la dynamique du quartier des implications aux motivations diverses.

### **Bénéfices de la participation ( ? )**

Les expériences dans ces activités sont décrites comme très positives. Il nous faut évidemment reconnaître le biais de sélection : ceux qui ont ou auraient (nous pouvons supposer qu'il en existe) eu un contact moins positif dans leur entrée avaient peu de chances d'être interviewés... Quoique, Mme F. n'a pas que des expériences positives à raconter, et pourtant elle est toujours là :

*Ben, écoute bien, moi, j'étais dans le chose du quartier, le comité du quartier. Alors, on a fait l'Assemblée, on avait demandé à des gens pour voter pour voir si on pouvait rester, on donnait des points pour celui qui devait rester. Moi, j'en ai eu qu'un. Un point sur quinze. Alors j'ai dit qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Il m'a dit, tu ne viens plus, parce que les gens avaient voté comme ça. Je trouve que c'est pas bien, j'ai trouvé ça méchant de faire ça.*

Son âge fait que son récit n'est pas plus clair que cela, on suppose qu'il s'agissait d'élection aux responsabilités du comité<sup>12</sup>... Elle s'est ensuite « recyclée » dans le « groupe moteur » animé par Optima, et à la « Tricoudrie ». Le passage suivant nous éclaire peut-être à la fois sur sa motivation à participer « malgré l'adversité », voire sur la nature du problème :

*Tu sais, moi, c'est pour avoir quelqu'un pour aller là, discuter, parler un petit peu. Parce qu'on dit toujours, oui, mais on va bavarder contre un, ben ça, ça dépend. Moi, je vais dire quelque chose, qui ne parle pas sur un sur l'autre ? T'es obligé de parler sur l'un sur l'autre si tu veux savoir (rire) ! Quand tu veux savoir, tiens, t'as pas vu un tel, par exemple, tu vas aller à la Tricoudrie, tiens, tu ne l'as pas vue toi, qu'est-ce qu'elle devient ?*

Nous ne pouvons évidemment ignorer, au nom d'un concept abstrait comme le capital social, que les interactions au niveau d'un quartier impliquent aussi les conflits, les antipathies, les rumeurs. Lors des réunions des ateliers « quartier de vie », nous avons entendu des témoignages dans ce sens. Les animateurs du comité de quartier évoquaient que l'on « pouvait savoir un an à l'avance qui participerait ou ne participerait pas à une activité », mais aussi que certaines exclusives existaient entre habitants. « On sait que si certains

---

<sup>12</sup> Pour éviter tout équivoque, il convient de préciser qu'Optima n'a aucune implication dans le fonctionnement interne du comité en question

viennent, d'autres ne viendront pas, voire qu'ils se renseigneront d'abord ». Le P.V. de cet atelier résume le point en ces termes, plus génériques mais néanmoins clairs : « Un phénomène de ségrégation existe sur Ougrée-Bas. Les relations entre jeunes et personnes âgées, entre les personnes « insérées » et les plus pauvres, donnent lieu à l'expression de préjugés et à des mécanismes d'exclusion. » Les membres du comité soulignent la fragilité, de ce point de vue là, de la participation « *Au moindre accroc, les gens peuvent se refermer [...] il y a des gens qui savent qu'on [c'est-à-dire d'autres habitants] ne les veut pas* ». Des phénomènes de même nature régissent parfois les relations entre les différents comités ou associations eux-mêmes. Pour illustrer les difficultés de partenariat et de coordination – pour laquelle Optima est reconnu comme nécessaire : « *On ne travaille pas de la même façon, chacun veut faire ses activités habituelles. On pense à ses projets propres, pas à des projets en partenariat. On a envie de rester autonomes, de garder le contrôle sur ses propres activités* ».

### **Attentes de reconnaissance**

Les personnes les plus impliquées oscillent, dans leur appréciation de la participation de la population, entre des évaluations très différentes : certains trouvent que cela marche très bien, d'autres disent que ce sont toujours les mêmes qui viennent. La même personne peut d'ailleurs osciller entre des évaluations différentes. Une des difficultés relevées est liée au coût : dès qu'une activité est payante, la participation est faible, ce qui pose un problème pour alimenter les finances du comité de quartier. « *Les gens ne viennent pas pour des activités trop organisées. Si on propose un voyage avec une visite organisée, on n'a personne. Pour l'été, on propose un voyage à la mer avec journée libre, et on a 150 inscrits* ». Ces divergences d'évaluation tiennent sans doute en partie à l'investissement qui est mis dans l'organisation des activités. Pour les organisateurs, bénévoles, c'est la reconnaissance, sous la forme d'une participation nombreuse et de quelques mots d'encouragement, qui constitue le retour attendu pour l'investissement en temps et en énergie. « *Il faudrait une reconnaissance plus systématique du travail bénévole. C'est un travail de l'ombre peu reconnu* » dit en réunion le président d'un comité. Il continue : « *le comité, c'est un noyau d'une dizaine de personnes maximum et des aides ponctuelles. C'est difficile d'inscrire ce bénévolat ponctuel dans la durée. Les gens ont de bonnes intentions mais il n'y a pas de suite pratique. [...] on veille à remercier les bénévoles de deuxième ligne, ceux qui aident ponctuellement, à leur donner une forme de reconnaissance : on leur offre un repas. Mais pour ceux qui tirent toute l'année, la seule récompense c'est la reconnaissance quand on vient nous dire que c'était*

*bien ce qu'on a organisé* ». A travers ces propos lors d'un débat sur la participation dans le quartier, on voit aussi et surtout que les plus sceptiques sont ceux qui sont le plus directement impliqués dans l'organisation quotidienne des activités. Les propos, exemples et argumentations laissent plutôt penser que les plus impliqués ont le plus besoin d'une participation massive, pour ne pas aller jusqu'à parler d'un fantasme de participation généralisée : ils ambitionnent d'amener tout le monde. Nous avons pu faire cette observation à plusieurs reprises. Les observateurs plus extérieurs, le prêtre, par exemple, lors de ce débat, soulignait au contraire que « *le travail au Biez du Moulin a nettement amélioré le tissu social* ». D'autres remarquent qu'il y a peut-être un nombre limité de bénévoles au Centre de ressources, mais que ça n'existe pas dans les autres quartiers, et que la participation va par vagues et reflux selon les moments et les activités proposées. Ou encore qu'en reconnaissant que ce n'est pas toujours facile de faire bouger les gens, que ce sont toujours les mêmes, au moins, on voit que les participants sont contents. « *Il y a besoin de rappeler aux gens les activités, les réunions qui vont avoir lieu, mais quand les gens y sont, ils sont très actifs* ».

### **Un effet de notoriété et de convivialité**

Revenons aux témoignages de personnes impliquées de façon moins centrale, celles qui ont été interviewées en marge de l'expo photo. Pour elles aussi, un des bénéfices importants de leur activité bénévole dans le quartier est de mieux connaître les gens. C'est l'effet observable que les gens disent plus facilement bonjour en rue, par exemple. La simple expérience d'avoir été guide produit déjà cette satisfaction d'avoir noué des liens : Mr. J. :

Q. : *Donc, tu revois aussi parfois les gens en dehors...*

J. : *On se rencontre... bonjour... oui, c'est un lien.*

Mr. F. le dit dans d'autres termes, toujours à propos de l'impact de l'expo photo :  
*Je crois que ce qui a évolué, ça n'a pas évolué le quartier proprement dit, mais je crois que ça a évolué au point de vue amitié et contacts entre les personnes.*

La participation plus assidue à des activités récurrentes a des effets décrits de façon similaire :

Mr. Th. : *Au groupe Moteur, on rencontre les gens. Maintenant que je les vois dans la rue, il y en a que je n'avais jamais vus ou que je ne connaissais pas. Voilà, on les croise dans la rue, ils me disent bonjour. C'est des gens que je ne connaissais pas.*

Mr. T. : *Il y a des gens qui ne disent pas bonjour mais il y en a d'autres qu'on ne connaissait pas et qui disent tout à fait bien bonjour, qu'on pourrait je vais dire...*

*C'est pas grand chose, un petit bonjour, un petit sourire, mais ça fait du bien. Ça fait plaisir.*

*Mme. P. : Je les rencontre de nouveau sur les fêtes du quartier, donc je ne me retrouve plus toute seule à ne connaître personne, quand j'arrive sur place je vais dire bonjour à plein de monde et ça c'est grâce aussi aux réunions et tout ça.*

*Mme K. : Mais à ce moment-là, les contacts ont changé. On se dit bonjour, on s'organisait pour sortir, lors des animations.*

Même si parfois, ça ne marche pas comme on le voudrait... Mais le témoignage est peut-être encore plus révélateur de l'attente :

*Mme G. : Je croise une dame régulièrement et ben, elle ne me reconnaît pas. Je lui dis bonjour, elle me dit bonjour, mais, je vois bien qu'elle tilte pas qu'elle m'a rencontrée au Nid des Parents. Pour elle, je suis une dame du quartier qui la salue, et puis c'est tout.*

Au total donc, même si le fait de dire bonjour peut paraître anecdotique, de ces témoignages on peut retenir que la participation, intense ou ponctuelle, est bien vécue comme créatrice de liens nouveaux avec des personnes jusque là anonymes, comme manière de renforcer des liens lâches préexistants, et de se donner une notoriété dans le quartier. Ce qui est mis en avant, dans la tonalité des témoignages, n'est pas le bénéfice narcissique de cette notoriété, mais plutôt le sentiment de plus grande convivialité que se dégage. Or si nous avons ici le témoignage de ceux qui ont été du côté de l'organisation, nous ne pouvons que conclure que cet effet a forcément une externalité : si le guide-habitant souligne que depuis lors il est salué en rue, c'est forcément un résultat partagé par ceux qui n'ont fait que venir voir l'exposition, et qui reconnaissent ceux qui la leur ont commentée : le lien s'est forcément créé de façon symétrique.

Nous avons jusqu'à présent pris en considération essentiellement des témoignages concernant le « bonding » capital social, celui qui resserre les liens au sein de la communauté, entre pairs : relations informelles, entraide. Nous pouvons relever en plus, mais de façon clairement minoritaire dans l'ensemble des récits recueillis, des indices concernant le « bridging » social capital, celui par lequel les habitants peu favorisés socialement, comme nous l'avons décrit, entrent en contact avec des « autorités », auprès de qui d'ailleurs ils peuvent s'adresser pour les besoins du quartier. Mais c'est aussi une forme de reconnaissance qu'ils trouvent à

rencontrer via leurs activités des édiles ou d'autres célébrités, comme le montre l'extrait suivant.

*Mr. T. : C'est bien. Parce que faire venir les frères Dardenne dans un petit patelin comme ici au Biez du Moulin, c'est rare. Ils ont tourné beaucoup sur Seraing mais enfin, c'est bien. Franchement. Et à chaque activité qu'on fait, on a quand même assez bien de politiciens, enfin des échevins, le bourgmestre qui passent. On a quand même assez bien de monde du politique qui passe chaque fois nous dire bonjour. C'est une reconnaissance. Pour eux ça leur apporte quelque chose de se montrer aussi, mais ils viennent quand même. Ils ont autre chose à faire que ça mais ils viennent quand même. En plus, ils sont contents qu'il se passe quelque chose sur leur ville.*

Si d'autres, « simples » guides habitants ont aussi eu une satisfaction particulière à servir de guide au bourgmestre ou à d'autres autorités :

*Mr. Th. raconte : Oui, j'ai rencontré... c'est un style de... pas de président ni de ministre mais plus style bourgmestre, quelque chose comme ça, ou échevin du moins. Et puis des gens, des présidents d'associations comme "La maison du peuple" quelque chose comme ça. J'ai rencontré la personne qui s'occupe du redéploiement de la ville de Seraing et puis des personnes qui ont vécu dans les quartiers tout en admettant maintenant qu'elles sont devenues par exemple secrétaire à la ville et toutes sortes de trucs comme ça. [...] A ce niveau-là, ces gens-là, malgré tout, ils sont peut-être haut placés, ils ont peut-être des choses qu'on n'aura peut-être jamais, mais malgré tout ils s'intéressent à un petit rien, malgré tout, et ça c'est bien qu'il y ait des gens comme ça qui peuvent s'intéresser. Alain Mathot était venu, il est venu à l'exposition. C'est Michel qui l'a guidé. Il en retire une expérience qu'il m'a dit qui était bien aussi. Ca c'est bien.*

Mais ces relations « bridging » sont aussi mobilisées pour favoriser les projets associatifs.

Mr. R. :

*[...] J'ai demandé à Monsieur G. qui est député, "André" je dis, "tu sais, c'est pas loin mais il y a plus de 300 km, s'il fait mauvais. Et s'il y en a qui ne savent pas continuer ou quoi ou comme" je dis "ce serait bien d'avoir un bus". Il nous a mis à disposition un bus pour nous. Vous voyez, un minibus. Pour vous donner une idée. C'est toujours en reliant, connaissant l'un à l'autre.*

Dans la même optique, Mr. Th. compte en particulier sur Optima pour « faire remonter » les demandes sur les besoins du quartier :

*En moi-même, pas vraiment parce qu'à mon niveau je ne peux pas vraiment faire quelque chose, mais ce qu'on peut faire à notre niveau, c'est donner des idées à des personnes un peu plus haut placées du style Jean-Marie ou un truc comme ça, pour lancer d'autres idées qui eux pourront peut-être essayer de les monter plus haut, vers leurs relations plus importantes au ministère ou quelque chose comme ça, pour promouvoir des choses dans le quartier. Et ça, c'est bien. Parce que, nous à notre niveau, on peut aller trouver le ministre Daerden ou n'importe quoi à Liège, ou Monsieur Mathot. Ça on peut le faire. Je suis pas sûr qu'ils nous écoutent.*

### **Les externalités**

L'évaluation d'externalités du capital social à partir d'interviews est un exercice périlleux, ou au minimum indirect. On trouve peu de traces concrètes, en dehors de celles citées plus haut sur le fait que visibilité et participation contribuent à ce que les personnes se connaissent mieux, s'identifient, se saluent et le cas échéant sachent qu'elles peuvent trouver des ressources dans le quartier.

*Mr. J.J. : Dernièrement, j'ai été chercher des pavés avec un noir, y'avait un paquet à porter. Et je vois trois jeunes qui montent, je dis, mais vous tombez bien, vous êtes forts vous autres, allez en avant ! Vous nous aidez à donner un coup de main ? Ils nous ont donné un coup de main, ils nous ont vidé toute la provision de pavés avec nous. J'étais content, alors, tu vois. Tout le monde est content, on s'est séparé, bye-bye, à la prochaine. Des petits trucs comme ça qui accrochent les gens, et qui font que les relations s'améliorent. Ce jeune-là qui a fait sa BA ce jour-là, il va peut-être pas aller faire le con plus loin. Voilà.*

On peut aussi reprendre, des extraits ci-dessus, l'idée que la participation associative, même « light », dans des activités festives, des ateliers créatifs, etc. contribue à formuler, puis promouvoir des projets pour le quartier : identification commune des problèmes à affronter, des priorités, recherche de relais pour faire avancer les choses. Cette idée de dynamisme est très présente. On peut aussi, de ce point de vue, relever qu'un certain nombre de projets portés par les habitants dans le cadre des actions soutenues par Optima sont en rapport direct avec la citoyenneté, et apportent une contribution directe à la requalification du quartier. Si l'on

évoque des projets comme la promotion du respect à l'école, organisé à l'école primaire par le Nid des Parents, on peut envisager l'impact comme un développement du quartier. Le capital social n'est cependant pas, ici, un levier, puisqu'il s'agit du contenu même du projet. Mais la participation associative et bénévole autour de ce projet lie contenu et capital social. Voici un témoignage de comment cela s'est mis en place :

*Mme G. : Ils m'ont demandé au Nid des Parents de participer à un projet. Donc, au point de départ, ça a démarré par une conférence que j'ai donnée sur le respect. Et puis après, on est parti sur la mise en place d'un atelier pour les mamans, de tout un travail qui a lieu avec le respect, mais de manière plus pratique. Donc, non pas utiliser mes connaissances théoriques, mais de rentrer dans l'exercice.*

On peut aussi évoquer les contenus interculturels, particulièrement importants vu la composition de la population du quartier. Les activités de cuisine du monde ou de danse orientale ont un contenu pertinent dans ce sens, et identifié comme tel. Madame M. exprime bien cette conscience :

*Q. : Par rapport à l'atelier cuisine, quel pourrait être son sens dans le quartier, son utilité ?*

*Mme M. : Au niveau des a priori que les gens ont vis-à-vis des gens venant d'autres pays. Ils pourraient se rendre compte, dans la préparation d'un plat, que c'est bon, que c'est différent de ce qu'on a l'habitude de faire, et qu'ils peuvent le refaire chez eux, et que ça plait, et que ça peut plaire. Moi, je connais énormément de cuisine du monde, vu que j'ai voyagé pendant 25 ans. Mais, il y a des gens qui ne connaissent, enfin, maintenant, c'est un peu plus, parce que maintenant, dans les magasins, y'a un peu plus de cuisine étrangère [...] Et ça enlève des a priori vis-à-vis des étrangers aussi. Si on commence à apprécier quelque chose qui vient d'un pays étranger, pourquoi est-ce qu'on n'apprécierait pas les personnes ? Ca, au niveau racisme et au niveau a priori, ça va casser une barrière. Et les gens, si ils ont pu goûter à une préparation, quand ils se rencontreront dans la rue, ils se diront bonjour, au lieu de passer en baissant le nez.*

Ce témoignage comporte donc bien à la fois l'implication participative et l'espoir que même pour les « simples participants » aux occasions publiques de servir les plats cuisinés, un effet « externe » de plus grande tolérance et de meilleure cohabitation en résulte.

D'autres effets que l'on peut considérer comme « externalités » sont une plus grande attention à la propreté dans le quartier, un plus grand sens de responsabilité à cet égard. Les problèmes de pollution et de déchets sont identifiés comme un handicap du quartier, mais l'appropriation de certains espaces fait que la population les respecte et les entretient, ce qui est à la fois un résultat concret et un message envoyé aux autres usagers. Les témoignages concordent, notamment dans les ateliers, pour décrire de cette manière l'importance et le succès de la plaine de jeux du Biez Du Moulin.

Dans les réactions à l'exposition photo, que ce soit par des enfants ou des groupes d'habitants adultes, la question de la propreté et de la pollution est très souvent relevée, c'est un axe majeur des commentaires :

Un enfant : *Il y a un côté "crade" à Ougrée*

Une personne du groupe d'alphabétisation : *Il y a des crasses partout, on ne ramasse rien.*

Une autre : *Il y a beaucoup de fumées d'usine sur la lessive, à respirer ; c'est sale, plein de poussière, il y a des odeurs bizarres, incommodantes*

Un instituteur : *Les crottes de chien sur le trottoir, c'est une préoccupation très importante des enfants quand ils vont à la bibliothèque. Le trottoir est sale, pas assez de poubelles à Ougrée*

Un ancien habitant du quartier, visiteur de l'expo : *Dans les années 60, qu'est-ce qu'on faisait? C'est une habitude de ma mère et des autres personnes âgées. Le vendredi matin, les poubelles passent et qu'est-ce qu'on faisait, chacun brossait son trottoir. Maintenant, c'est le contraire. [...]*

- *Pour vous, avec la propreté, tout le reste pourrait suivre?*

*Oui, la propreté puisque les gens essayent de s'éloigner du fait que c'est sale.*

Le jugement sur les personnes, les habitants, se distingue fortement de l'appréciation du quartier quant à l'environnement qu'il représente. Maisons délabrées, saleté et pollution contrastent avec l'appréciation sur les gens. Même si, justement, la crainte existe que la dégradation du premier n'affecte, pour le visiteur extérieur, la perception des seconds.

Un parent d'enfant de l'école primaire : *Quand les gens passent dans le quartier ils voient les maisons sales et donc ils pensent aussi que les gens qui y habitent sont sales.*

Un groupe de visiteurs : *En bas [d'Ougrée], il y a moins de respect pour l'environnement. [...] Les gens n'ont pas de respect où que ce soit. Ça dépend des quartiers, des rues. Ce ne sont pas nécessairement les gens qui habitent l'endroit qui jettent sur la rue.*

Une visiteuse de l'expo : *D'abord, ce que je ne changerais pas c'est les habitants parce que je me répète, mais il y a un dynamisme important chez eux. Je remettrais du vert dans le bas et des emplois.*

Quant à l'investissement sur la plaine de jeux du Biez du Moulin, l'atelier « quartier de vie » commente le fait que la plaine est « *le meilleur investissement de la ville* », que les habitants sont « *attentifs aux enfants* », qu'ils ont une « *capacité à se mettre en action* », que la plaine est « *un lieu beaucoup utilisé* », qu'elle « *est bien maintenue* », que c'est « *un lieu vivant du quartier* ».

Mme K. : *La commune a fait construire la plaine de jeux, les personnes ont commencé à sortir, à aller dans cette plaine de jeux avec leurs enfants. C'était un endroit de charbon, de coke, un endroit sombre où on venait se droguer. Maintenant, c'est plus vivant, c'est plus convivial. [...] Les gens ont plus confiance, ils ont une vie plus sereine. Puisqu'à la place de la plaine de jeux, c'était le charbon.*

Cette plaine de jeux, lieu d'animations d'été est donc un lieu important pour la vie du quartier. L'éducation au respect de ce lieu public n'est par aussi évidente, mais l'implication des habitants pour la préserver transparaît dans cet extrait, de ce point de vue paradoxal :

Mr. L. : *On a une belle petite plaine de jeux [...] Mais là non plus, on ne le respecte pas. Pendant tout un temps, on a rouspété parce que le terrain de multisports n'était pas là et maintenant qu'il y est, ils ont de beaux filets pour le football, on passe son temps à couper dans les filets. J'avais pensé demander à la ville qu'elle vienne un petit peu les réparer mais je vais essayer de prendre des colliers en nylon et resserrer ça convenablement, en attendant que la ville vienne. Chaque fois que je vois des gosses, j'essaie de leur faire comprendre, en prenant un petit peu leur langage, en disant que c'est pas pour des vieux cons qu'on a fait ça, que c'est pour eux. [...] Mais quand ils sont là, c'est "oui m'sieur, oui m'sieur, oui m'sieur". T'as tourné le dos, c'est fini, ils cassent un autre. On s'accroche aux branches, on casse tout et c'est malheureux, c'est malheureux. C'est quelque chose*

*qui est, qui a été et qui pourrait encore être magnifique mais on abîme, abîme... Là aussi ça a été très mal fait au niveau de certaines choses, ça a été très mal fait par la ville. Là aussi, le Comité... Moi j'interviens tout le temps, chaque fois que je les vois.*

Derrière les lamentations sur « les jeunes qui ne respectent rien » on a donc le témoignage de la mobilisation du comité de quartier et des habitants individuels pour promouvoir le respect par les jeunes, se charger de menus entretiens et solliciter la ville pour que les aménagements et réparations se fassent.

Mais l'effet, qualifiable d'externalité, le plus présent dans les commentaires réside dans l'impact de la dynamisation sur l'image du quartier. Celle-ci, dans une certaine mesure, se rattache à l'image du quartier « avant », quand il était vivant et prospère, comme si la participation ressuscitait l'ancienne âme d'Ougrée-bas. Cette image, on vient déjà de l'évoquer, est fortement ternie, pour le visiteur extérieur par le délabrement, l'abandon, la pollution. Du moins les habitants eux-mêmes ont-ils l'impression qu'il est perçu ainsi.

Commençons donc par voir, à travers quelques extraits, que si du capital social est créé aujourd'hui, et si cela change la perception du quartier, c'est plutôt de restauration qu'il s'agit. Cette caractéristique d'un quartier vivant et convivial s'applique, dans les récits, à l'image d' « avant ».

*Mme F. sur Ougrée « avant », c'est-à-dire pendant la guerre: Ah, ben, écoute, à ce moment-là, nous étions, ici dans notre environ, on se tenait la main dans la main, pour tout. J'allais dans la cave, ils disaient si tu veux viens chez nous parce que j'avais pas de cave. Donc, j'étais chez le voisin, puis chez un autre. On était fort, plus familial.*

*Mme P. : Parce que c'est vrai qu'Ougrée-bas est mal... heu... enfin on entend toujours du mal sur Ougrée-bas. D'ailleurs, des fois, on oserait pas dire qu'on vit à Ougrée-bas, parce que c'est la racaille, c'est ce mot-là qu'on entend. C'est un peu triste car quand on voit les anciennes photos d'Ougrée, c'était autre chose.*

*Un visiteur de l'exposition : C'est bouleversant ... J'ai vécu là à 50m de l'autre côté de la nouvelle percée que j'ai vu construire, ainsi que le pont où j'étais en 5ème primaire ... les images reviennent en boomerang, les images du changement de pause où les trottoirs étaient noirs de monde, où on faisait avec Rosine l'inventaire des commerçants du quartier, des cafés qu'il y avait à l'époque. Il y*

*avait plusieurs dizaines de commerces, il y avait une vie fantastique, il y avait une richesse puisque... Et tout ça a disparu, tout ça s'est déglingué. Malgré tout, ce qui reste de l'expo, c'est quand même un message d'espoir parce que... qu'on essaye de faire revivre dans le quartier. Je me dis que le quartier renâtra de ses cendres. Parce quand j'entendais T. parler avec amour de son quartier, il a 33 ans le gars qui parle de son quartier avec tellement de passion, d'amour, je suis convaincu que les habitants qui vivent dans ces rues, qui sont là, qui vivent au jour le jour dans ces maisons qui sont mignonnes, défraîchies, ben il y aura un renouveau. C'est la loi, c'est comme ça, ça va se faire j'en suis convaincu ... mais ça viendra aussi au départ des habitants ...*

*Un autre : On entend souvent : c'était mieux avant, c'était plus vivant au niveau commercial, même pendant les pauses durant le travail les ouvriers venaient au café. Maintenant c'est vide. Ils vont refaire ce qui a été démoli avant. Exemple de la passerelle : avant, il y avait un cinéma et des commerces. On a démoli et fait une passerelle. Dans quelques temps, on va démolir la passerelle et reconstruire ce qu'il y avait avant. Il faut pousser les gens à sortir de chez eux. Pendant le carnaval, maintenant les gens restent derrière leur fenêtre, alors qu'avant ils sortaient tous dans les rues. Avant, ils y avaient beaucoup de festivités et fêtes de quartier. Les nouveaux arrivants étaient accueillis par les festivités, repas dans la rue.*

Il y a certes de la nostalgie qui pointe dans ces lignes, elle témoigne de ce que nous sommes tentés de décrire comme le traumatisme de la perte de l'activité industrielle et commerciale qui a fondé et fait la prospérité d'Ougrée. Mais elle est autant porteuse d'une certaine confiance dans la capacité de rebondir qu'un regard en arrière.

La dégradation de l'habitat est visible, et jusqu'à un certain point, certains habitants témoignent d'avoir eux-mêmes été influencés par cette image, jusqu'à être un peu gênés de dire qu'ils habitent Ougrée. Mais l'expérience de la vie du quartier a modifié cette perception.

*Mme M. : Q. : Si vous deviez définir le quartier ici du Bas d'Ougrée en quelques mots, selon vous ?*

*- Je ne sais pas... Je trouve que c'est tout à fait différent de l'image qu'on a de l'extérieur en passant le long de la Meuse. Et que, si je devais acheter une petite maison pour mes filles, je n'hésiterais pas à en acheter une ici, si c'est nécessaire.*

Mme A. : *Donc, j'ai plutôt fait partager comment ma vue d'Ougrée avait évolué puisque au départ c'est comme tout le monde : qu'est-ce qu'on va aller foutre là. C'est un truc pollué. Enfin on voit vraiment Ougrée comme le ghetto de Seraing. Déjà Seraing c'est pas mal. Et puis je m'y amuse bien en fait à Ougrée. Moi je resterais bien à Ougrée mais c'est vrai que je suis intégrée aussi dans une équipe qui bouge avec le Centre de ressources donc c'est peut-être pas la même vision d'Ougrée que ceux qui y habitent et qui sont défavorisés et tout ça. [...] Bon, je vais dire extérieurement, Ougrée est toujours aussi sale, ça mettra un bon bout de temps avant de changer mais c'est vrai que les gens, quand je leur dis que j'habite Ougrée, ils me regardent de travers, ils me disent "mais qu'est-ce que tu fous là-bas ?". Je dis "ben non, je m'y plais bien à Ougrée". Je suis bien intégrée, il y a plein d'animations, il y a plus d'animations que dans certains villages de campagne.*

Mme G. : *Q. : Par rapport encore au Guide-Habitant et à l'expo-photo, ça peut avoir quoi comme utilité pour le quartier, ce genre d'activité ?*

*Et ben, pour le quartier, ça peut avoir comme utilité que l'image négative de Ougrée soit en transformation. Moi, je le vois bien au sein des personnes, au sein de tout. [...] Jusqu'à présent, c'était toujours la même réaction, ah, Ougrée, avec... un peu cette hypocrisie dans la voix, l'air de dire je vais pas trop taper sur le clou parce que la dame, elle me dit qu'elle habite Ougrée. Mais, d'un autre côté, avec une tonalité hyper péjorative. [...]*

*Je vais dire, j'ai travaillé ici, mais au point de départ, je donnais mes consultations ailleurs. Je donnais mes consultations à Hony, entre Tilff et Esneux, parce que ça me semblait être un endroit socialement mieux fréquenté et que ça allait forcément mieux se passer, parce que ceci, cela. En fait, c'était ma difficulté à accepter l'endroit dans lequel je vivais par rapport au travail que je fais qui me bloquait et rien d'autre. Ça n'avait rien à voir avec la réalité.*

On voit déjà dans ces extraits d'interviews que non seulement la perception du quartier est différente de l'intérieur, lorsque l'on est intégré dans la vie avec ses habitants, mais aussi que cette modification de la perception est directement associée aux initiatives de dynamisation du quartier, que ce soit l'expo photo et l'expérience même d'y servir de guide, ou de la fréquentation du Centre de ressources. De plus, un impact, certes individuel, apparaît quant à

l'activité économique, puisque ce changement de perception a amené une des personnes à ramener son cabinet de consultation à Ougrée. Un autre cas, certes toujours un peu isolé, mais important parce qu'à contre tendance par rapport à la « désertification » commerciale, est le retour d'une boucherie à Ougrée-bas.

*Mr. Th. : Les commerces de la rue Ferdinand Nicolay qui sont fermés. Par exemple, le boucher ... le grand-père qui était là et puis il a fermé pour cause... plus vieux. Le père n'a pas repris et puis c'est le petit-fils qui revient et qui rouvre une boucherie. Ça fait un an et demi qu'elle est là. Il a réouvert une boucherie, il faut oser ! Il vend énormément. Pourquoi ? Parce qu'il ramène un peu de vie dans le quartier. Les gens qui connaissaient déjà à l'époque. "Ah tiens ?". Tout de suite, l'enseigne. Alors on essaie. "Ah non je ne suis pas le fils, je ne suis pas le fils de l'ancien, je suis le petit-fils" et puis petit à petit, du bouche à oreille. "ah, c'est bien".*

Dans d'autres témoignages, le dynamisme des habitants se révèle, se manifestant via la participation aux activités, sans que l'on sache encore si ce dynamisme était quelque chose de déjà présent mais enfoui, ou si l'action sur le quartier a réellement créé la dynamique. En tout cas, cette dynamique alimente l'attachement au quartier, comme on le voit encore dans les extraits suivants, où les initiatives soutenues par Optima sont à nouveau citées dans le corps de l'évaluation.

*Mr T :. Malgré tout, il y a de la vie dans les quartiers. Donc on voit que les gens sont attachés à leur quartier et ont envie quand même de le faire vivre et le montrer qu'ils sont attachés à ce quartier, qu'ils n'ont pas envie de le lâcher et qu'ils sont un peu déçus de comme ça part. Que si il y aurait moyen de faire quelque chose, ils seront toujours partants, pour relancer, redynamiser le quartier par n'importe quel biais que ce soit, style... par exemple, la plaine de jeux qu'ils ont créée, ça amène des gens, le lavoir social ça amène des gens également, ça fait rencontrer les gens de tous horizons, de toutes cultures et tout ça. Et ça fait du bien malgré tout parce qu'on voit les gens qui sourient. Ils sont contents. Et ça je trouve ça bien à ce niveau-là. Ça c'est important dans ma vie à ce niveau-là. J'ai rencontré des gens que je ne connaissais pas et ils voient bien que malgré tout, eux, ils en font partie ils connaissent un peu le quartier aussi. Ils voient une différence malgré tout.*

Un visiteur de l'exposition : *Il y a des quartiers vivants et il y des quartiers qui ne le sont pas. C'est vrai qu'en ville, c'est quelque fois moins facile. C'est vrai que un quartier, moi j'habite Bonnelles pour le moment il n'y a pas vraiment une vie associative intense, en tout cas dans mon quartier mais je sais qu'il y a des activités. A Ougrée, là, je trouve que le quartier foisonne plus. Là, il y a des activités, les gens ont envie de faire des trucs ensemble. Quand on voit le Biez Du Moulin, là il y a d'autres quartiers qui sont aussi vivants. Donc là, c'est un quartier où les gens vivent ensemble.*

Cette dynamique compense donc, dans la perception relative des quartiers entre eux, voire d'Ougrée comparé à Liège, les handicaps sociaux et environnementaux.

D'autres témoignages sont franchement enthousiastes sur le dynamisme des Ougréens, en contraste d'ailleurs avec l'évaluation des organisateurs des comités de quartier se plaignant de la difficulté à « *tirer les gens hors de chez eux* ».

Mme G. : *Donc, je suis touchée par cette bonne volonté des personnes et ce désir d'améliorer les conditions et ce qui se passe au sein de leur école et pour leurs enfants. Et donc, j'ai envie de soutenir ça et j'apporte ma pierre à l'édifice [...] Mais les gens sont toujours interpellés, parce que si c'est des nouveaux arrivés qui demandent le chemin, on leur explique bien gentiment. Les gens sont un peu interpellés que les gens sont dehors, qu'ils se saluent, qu'ils se parlent. Et plus les gens viennent d'endroits « bien nantis », et au plus ils sont interpellés par le fait qu'Ougrée a mauvaise presse, mais les gens [...] se parlent.*

Un visiteur de l'exposition : *Les personnes se disent bonjour dans la rue, à l'arrêt de bus, même les personnes que l'on ne connaît pas. C'est gai.*

Un autre : *Les gens sont sympas et gentils, plus qu'on le croit. Par rapport à Liège par exemple, les gens sont plus accueillants. Ils ont plus de cœur. Ils ont le contact facile et il y a beaucoup de contacts. Lorsque quelque chose se fait, c'est répercuté, tout se sait.*

Comme nous le pointions déjà plus haut, les évaluations de la participation peuvent être divergentes selon la position de celui qui parle, comme ces deux extraits recueillis à l'exposition :

Question à un visiteur membre du comité : *Vous trouvez que les Ougréens, les gens d'Ougrée-Bas n'ont pas trop envie de participer?*

*- Non, j'ai l'impression que non. C'est-à-dire qu'on essaye de faire des efforts et on ne parvient pas à donner... à passer ce message-là. On fait plein d'activités mais je ne sais pas ce qui manque. On a un journal quand même, on expose le journal. Ils n'ont qu'à lire et de voir qu'on essaye de faire le maximum pour eux et ils ne viennent pas vers nous. Parfois, on fait des fêtes et tout et on les voit pas. D'un côté, ça me motive de dire de faire quelque chose et ce qui ne me plaît pas, c'est que les gens ne viennent pas vers nous autres. Parce que ce qui me plairait c'est qu'ils viennent, c'est qu'ils viennent à nos réunions, de dire "tiens ...". Pour nous autres, ça nous activerait plus et de faire de plus en plus. Mais si on ne les a pas, bon, ça ne marche pas de la même façon.*

*Un autre dit à peu près le contraire : La mobilisation du quartier, c'est exceptionnel pour moi. C'est ça qui m'enthousiasme. En terme d'émotion simple, moi je dis, les gens qui prennent leur quartier en main, qui font faire une belle plaine de jeux, qui font faire des animations et qui constituent un quartier dynamique avec des institutions qui viennent s'installer (lavoir social, ...); tout ça fait que c'est intéressant.*

La synthèse est peut-être dans ce témoignage de Mme. A. :

*Disons qu'Ougrée est vivant, ça il est vivant mais on peut ressortir des phrases qu'on a lâchées à la fin de l'exposition : est-ce que les gens ont beaucoup de ressources ? Ca c'est quand même nous qui avons dû le faire. Non, c'est vrai qu'il y a des gens... les gens sont assez spéciaux, ils ont envie de bouger et c'est ça le problème qu'on a au Centre de ressources, à chaque fois ils disent "oui, on a envie de faire ça, c'est intéressant, on viendra" mais il faut quasi aller les chercher chez eux pour les faire bouger. Et c'est ça qui est embêtant. Ils ont des idées, ils ont plein d'idées, ils ont envie de bouger mais ils sont assez... ils baissent les bras. Et c'est ce qu'on essaie... de les secouer un peu avec le Centre de ressources.*

A ce sujet, il est intéressant de relever les commentaires concordants, à l'interatelier, relevant « la convivialité au Biez du Moulin », « l'ambiance village : tout le monde se salue, il y a un côté très famille », ou encore, d'une habitante installée depuis 1976 qu'il existe une « ambiance d'entraide, que c'est lié à la tradition ouvrière ». On y relevait aussi que les gens de l'extérieur étaient étonnés de la vitalité organisationnelle d'Ougrée-bas, ce qui était confirmé

par une participante disant que « *de l'extérieur on voit un potentiel d'activité et de participation plus grands que dans le petit village dont je suis originaire* ».

Cette comparaison avec un village revient à plusieurs reprises, notamment chez cette visiteuse de l'exposition :

*Q. : Est-ce qu'on peut dire que le lavoir social d'Ougrée est un peu comme la place de votre village?*

*- Oui. Je parle avec les femmes belges en français. Je rencontre aussi des femmes italiennes. J'ai été en Italie, je parle bien et j'écris bien l'italien, je chante aussi en italien à l'église. Hier, j'ai rencontré des femmes de différentes régions, j'ai connu encore une femme mauricienne, celle-là qui danse sur la photo.*

Malgré les références récurrentes à une tradition ancienne en la matière, certains sont très clairs pour exprimer l'évolution liée aux initiatives de ces dernières années.

*Mme J. : Ben le bas d'Ougrée commence un peu à se réveiller, avant c'était complètement mort [...] maintenant y'a la plaine de jeux pour les enfants, y'a le lavoir, et puis ils font des réunions, apprendre à se maquiller, apprendre à cuisiner, c'est intéressant. Parce que les gens des fois, ils s'ennuient, que ce soit les plus âgés ou ceux qui ne trouvent pas de travail et au moins ben ils apprennent à être sociables, ils rencontrent d'autres personnes, se font peut-être des amis et voilà alors qu'avant y'avait rien dans le quartier. Quand j'étais petite y'avait beaucoup plus, la maison des jeunes étaient ouverte le dimanche, on allait au cinéma.*

*Mr. J.J. : Il fut un temps ici où on se parlait moins. D'abord, on s'est parlé beaucoup, au début que j'étais ici. Puis les personnes ont changé, ça a été chacun pour soi. Et puis maintenant, ça reparle de nouveau tous ensemble. Mais il a fallu du temps et ça vient d'ici. Si ça ne venait pas d'ici, on ne se parle pas encore.*

*Mr. T. est encore plus radical dans son évaluation : Je vais être bref, mort avant et vivant maintenant. Oui, oui fort. Il y avait pas tout ça avant. Il y avait pas toutes ces activités-là avant. Quelques activités, je parle du social, il y avait pas que... Je ne sais pas, avant de rentrer dans le comité de quartier et avant qu'Optima ne vienne, il n'y avait pas cette relation-là avec les gens. Non, je veux dire que ça a vraiment boosté le quartier. Oui, oui. Je suis content et j'espère que ça ne s'arrêtera jamais, qu'on continue le plus longtemps possible.*

Pour synthétiser l'apport quant à l'image du quartier, on peut relever que la participation met en lumière le volet humain plutôt que l'aspect, ce qui rend confiance et valorise les habitants, les faisant ainsi sortir d'une sorte de fatalisme après le « coup de bambou » de la fermeture des usines et des commerces. On redécouvre une convivialité qui faisait déjà partie du patrimoine social du quartier, mais qui s'était perdue. A travers l'exposition photos, qui travaillait directement sur l'image au sens le plus strict, on pourrait suggérer qu'en rappelant ou en apprenant aux habitants qu'Ougrée a un passé faste, ils prennent aussi conscience qu'ils peuvent avoir un avenir différent du présent marqué par la désolation. Cet effet a assurément, les témoignages le montrent, un impact sur la formulation et le soutien de projets de renouveau, directement et indirectement. La prise de conscience de l'appartenance au quartier qui résulte de ce renouveau de dynamisme associatif et d'initiatives directes comme l'exposition photo réveille une appropriation du quartier comme lieu de (ré)investissement. Si la plupart des témoignages individuels concernent des personnes au moins un peu impliquées dans les activités, on peut soutenir raisonnablement l'hypothèse d'externalités touchant les habitants non directement investis dans les projets en tant que « moteurs » de ceux-ci : en témoignent partiellement les commentaires de simples habitants visitant l'exposition comme, indirectement, ce que peuvent dire les interviewés plus impliqués dans leur témoignage sur l'impact sur le quartier. L'ampleur, la consistance et la persistance dans le temps de ces externalités ne peuvent cependant être évaluées par une démarche qualitative.

### ***Le rôle d'Optima***

Il ne nous appartient pas, dans cette recherche, de nous lancer dans une évaluation, au sens strict, du travail d'Optima. Toutefois, comme cela est déjà apparu au fil des observations précédentes, il fait partie de nos questions de tracer les liens entre les interventions sur le territoire et les externalités, afin d'éclairer d'une manière plus générale les potentialités et outils d'une politique publique. Beaucoup d'effets relevés par les interviewés étaient déjà mis en correspondance avec les activités concrètes, et quelquefois Optima a déjà été cité explicitement. Nous pouvons revenir quelque peu sur le rôle d'Optima dans ces processus.

### **La dynamisation**

La dynamisation associative du quartier passe par le soutien à des activités ou des groupes existants, laisse avant tout la place à l'initiative des habitants. Toutefois, une part non négligeable du travail consiste en ce que les intervenants appellent le « recrutement ». Ce recrutement passe par les groupes constitués, qui ont été appelés à se joindre collectivement

aux initiatives de coordination et de réflexion partagée, mais aussi individuellement en sollicitant des membres de ces groupes à se joindre à d'autres projets. Il s'agit en quelque sorte de mettre en place un réseau qui se base sur les groupes et liens sociaux préexistants. Mais dans certains cas, ce travail de mobilisation implique d'aller vraiment chercher les personnes chez elles pour les impliquer dans des projets.

Mr. T. témoigne du contact direct pris par Optima au sein du comité de quartier :

*Je commençais à faire partie du Comité quand je suis venu habiter le Biez du Moulin. Un jour, Jean-Christophe est arrivé avec Optima. Je croyais que ça allait donner une plus-value, je vais dire à l'ensemble, au groupe. Il n'y avait vraiment plus rien. Q. : Depuis qu'il y a eu ça, il y a une différence ?*

*- Depuis qu'il y a le groupe ? Oui, oui. Il y a beaucoup d'activités, beaucoup*

Mme. K. n'était membre d'aucun groupe organisé, et habitait depuis peu dans le quartier, quand elle a été sollicitée directement :

*C'est une personne d'Optima qui est venue chez moi. [...] Et puis, lors de la rencontre avec Optima, l'envie de vouloir améliorer... aménager le quartier.*

Il y a donc un véritable travail de terrain, capillaire, de ce point de vue, qui est reconnu et apprécié :

*Je vois que c'est F. qui met beaucoup de choses sur pied, sans lui je ne sais pas si ces réunions-là existeraient, c'est un peu lui qui m'en a parlé et je suis allée voir aussi quoi*

Cet aspect du travail, qui parfois vaut des appréciations positives des qualités personnelles des intervenants – ils savent laisser la parole aux gens, ils aident sans prendre le pouvoir, etc. – contribue sans doute à renforcer la confiance en soi des participants, à les impliquer et à les valoriser dans leurs compétences. Le travail effectué avec eux est d'identifier ces compétences, et d'aider à formuler et structurer des projets appartenant aux habitants. Cette manière d'agir a entre autres, comme il apparaît dans les témoignages, levé une appréhension qui était qu'Optima soit un « bras armé » politique.

*Mr. J. : Et puis je crois que à la longue, même si au début qu'on a vu arriver Optima, on a cru que c'était vraiment (je dis plutôt mon impression), on a cru vraiment que c'était tout compte fait un fer de lance de la commune et du parti socialiste mais ce n'était vraiment pas ça.*

De ce point de vue, plusieurs témoignages saluent ce qu'ils appellent la neutralité d'Optima par rapport aux projets apportés par les habitants ou les associations existantes.

### **La coordination**

On pointera, dans la continuité, les rôles de médiation et de coordination réalisés par Optima entre les associations ou les intervenants sur le quartier. Cela suppose de désamorcer des inimitiés ou des défiances, de rallier aux réunions communes ceux qui ont à voir avec le quartier sans être partie prenante d'Optima. Lors des ateliers, nous avons pu observer l'arrivée d'acteurs venant pour la première fois, mais ayant une expérience à apporter, et sollicités par ceux déjà en place. Les différences de style, de contenu, ou les enjeux indirects sont également perceptibles lorsque les « représentants » de différents groupes se réunissent, et il incombe aux membres d'Optima de faire coopérer autant que possible des personnalités différentes.

Le sens de permanence des actions, le suivi et la constance sont aussi assurés par ceux qui ont en charge l'organisation des réunions, les invitations et rappels, et les PV de celles-ci. Il semble que chacune de ces étapes soit nécessaire, y compris les relances pour ne perdre ni participants ni motivation en chemin. Le sérieux et la continuité donnent ainsi de l'importance aux actions elles-mêmes, et constituent une forme de reconnaissance des membres les plus actifs, dont nous avons souligné précédemment qu'ils attendaient une forme de reconnaissance pour leur engagement bénévole.

De cette coordination émerge aussi ce qu'Optima a conceptualisé comme « diagnostic partagé », qui consiste à alimenter la connaissance du territoire non en tant qu'expert extérieur venant mesurer ou évaluer, mais en renvoyant des éléments d'information venant de participants eux-mêmes ou de sources externes, pour les soumettre à la discussion, les confronter aux perceptions de terrain d'autres participants. Cette construction d'une connaissance « méta » avec les habitants eux-mêmes aide à la prise de conscience des problématiques communes de groupes ou comités distincts, suscite des projets ou souligne leur utilité, fédère les efforts. La phase actuelle du travail d'Optima sur Ougrée porte précisément sur ce diagnostic partagé, dans la perspective d'alimenter les projets à développer en 2008.

### **Le soutien logistique**

Evidemment Optima fournit aussi un soutien logistique aux projets. C'est le cas notamment via les animateurs dont les salaires sont pris en charge par Optima et qui assurent la

permanence au Centre de Ressources, et de l'aide concrète apportée par les animateurs déjà cités. Le Centre de Ressources lui-même est un lieu, une structure nécessaires pour que les ateliers montés par des habitants puissent se faire. Du matériel (tables, chaises, barrières,...) peut être obtenu de la commune. Cependant, exemple malheureux de politique risquant de détruire du capital social, une nouvelle directive communale rend désormais payante la location de certains de ces matériels, ce qui pose problème pour les finances de comités de quartier dont nous avons exposé précédemment les difficultés à organiser des activités rémunératrices pour la caisse. L'aspect purement matériel de ce soutien logistique est certes important, mais au-delà d'Optima, la commune elle-même ou d'autres organisations locales contribuent. Les participants attendent d'Optima qu'il serve de relais vers le pouvoir politique afin de trouver des solutions à ce genre de problème, ainsi que de relayer les besoins et projets. Nous avons illustré précédemment cette attente en commentant les effets en termes de « bridging social capital ».

Peut-être le plus important est-il cependant, au travers du soutien matériel, intellectuel et symbolique, qu'Optima fournit un cadre aux projets, comme le dit Mme A. :

*Déjà, j'ai toujours aimé faire des bricolages et tout ça et j'avais jamais eu de cadre pour pouvoir le faire. Donc, c'est vrai que là c'est pour moi mais en même temps je peux le partager avec les autres et faire quelque chose, puis on est, je vais dire au point de vue matériel et tout ça, on est quand même supporté par Optima donc, il y a vraiment moyen de mettre en place quelque chose.*

## **La visibilité**

La démultiplication du travail associatif passe aussi par sa visibilité. Les externalités attendues au sein du quartier ne peuvent faire l'économie de cet aspect. Cette visibilité a déjà été évoquée à différents endroits : en soi le projet d'exposition photos est explicitement basé sur ce principe. Regarder le quartier, son passé et son présent, travaille sur le sentiment d'appartenance qui renforce la perception d'être concerné par le devenir de son quartier, par ce qui s'y passe, qui rapproche les personnes, tant en vue de susciter une participation associative que de renforcer le capital social informel, la connaissance et les « liens faibles » entre voisins.

Le Centre de ressources, outre la fonction d'offrir l'abri aux activités et au lavoir social qui le jouxte, est aussi une fenêtre importante sur le quartier. Nous avons vu les témoignages de

plusieurs personnes qui ont été poussées par leur curiosité, ont franchi la porte et se sont ensuite impliquées dans un projet ou l'autre ou ont trouvé le cadre pour développer le leur.

Les animateurs d'Optima ont aussi une forte visibilité par leur présence sur le quartier, comme nous venons de le relever au paragraphe « dynamisation ». A chaque activité publique, ils sont présents et visibles, soutenant, donnant un coup de main sur place ou ayant veillé à la préparation, à l'obtention de matériel, etc.

Le P'tit journal est un instrument essentiel et efficace. Son tirage à 700 exemplaires a été jugé insuffisant en atelier, et il sera augmenté. Nous avons pu constater de visu que les exemplaires déposés chez des commerçants étaient emportés par les habitants qui y passaient et qu'un réapprovisionnement était nécessaire. Ce journal, en faisant connaître les activités non seulement peut drainer la participation des habitants, mais donne aussi l'image d'un quartier plus vivant. Le site Ougree.be, actif depuis l'été 2007, a une fonction similaire, du moins pour ceux qui ont accès à internet. Un premier bilan après quelques mois fait état d'une consultation importante et de nombreuses contributions d'articles soumis et d'interventions sur le blog.

## **Conclusion**

Au total, on peut conclure à une valeur ajoutée indéniable, identifiable et reconnue par les personnes interrogées, de l'action de dynamisation menée par Optima sur le territoire d'Ougrée-bas. Il s'agit d'un exemple que l'on peut considérer comme probant d'une action volontariste pour revitaliser un quartier via des principes que l'on peut assimiler à un développement de capital social.

Les observations que nous avons faites ne documentent pas, en soi, la validité conceptuelle du « capital social », conçu comme une « unité conceptuelle » dépassant ses composantes. On voit de la coopération, on voit de la confiance se (re)développer, on voit de la convivialité. On pourra dire qu'une partie au moins de la population d'Ougrée reprend en mains l'avenir de son quartier. En termes d'externalités, le travail qualitatif ne permet pas à proprement parler de fournir une évaluation. Nous avons des indices, à travers les témoignages et perceptions, que des mécanismes se mettent en marche que l'on peut assimiler à des effets d'externalités. Leur impact sur la population, y compris non impliquée directement dans l'activité associative, est au minimum une hypothèse plausible au vu des éléments d'observation recueillis. Mais il est probable que ces effets ne se développent que progressivement, après un certain temps, et qu'ils nécessitent notamment une persistance des efforts dans le temps.

Pour une évaluation « quantitative » (au sens méthodologique), l'enquête – extrêmement intéressante par ailleurs – menée par OPTIMA ne permet d'apercevoir que des traces assez modestes de l'impact « territorial » du capital social. On se serait attendu à voir des différences plus marquées compte tenu de l'importance de l'investissement d'animation du quartier entrepris par l'asbl.

On pourrait y voir une indication du fait que le capital social, sauf sous certains aspects spécifiques, ne parvient pas à « surmonter » le poids des variables socio-économiques et que des quartiers se ressemblant sur le plan du « destin économique » n'arrivent pas à se différencier sous l'impact d'une impulsion donnée de l'extérieur. Mais on a vu aussi que, pour certaines variables au moins, cette impulsion produit des effets qui lui sont presque directement attribuables (par exemple sur le bénévolat).

A la lumière de la richesse du matériau fourni, notre conclusion sera plutôt d'ordre méthodologique et, sans vouloir « sauver » à tout prix la théorie aujourd'hui la plus répandue du capital social, il nous semble que cette richesse plaide pour poursuivre l'étude.

Toute la difficulté rencontrée en effet vient du « design temporel » de la recherche en question.

- D'une part, nous ne connaissons rien de l'historique des différents quartiers. Nous ne pouvons donc pas savoir si, avant l'implantation d'Optima, les différences et ressemblances entre Ougrée-bas et le Molinay (entre le quartier « expérimental » et le quartier « de contrôle » si on veut bien accepter cette expression analogique), ne se présentaient pas autrement. Conclure que l'implantation d'Optima change peu de choses supposerait que les choses étaient identiques auparavant, ce dont nous ne pouvons rien dire.

- D'autre part, l'hypothèse qu'une « impulsion extérieure » soutenue par les pouvoirs publics est susceptible de créer du capital social, et l'hypothèse – plus cruciale encore – que cette création de capital social produirait des effets « globaux » vertueux sur les variables qui nous intéressent, ces hypothèses ne peuvent être empiriquement étayées ou falsifiées que moyennant l'écoulement d'un certain laps de temps entre l'impulsion et la mesure. C'est précisément ce dont nous n'avons pu bénéficier ici, l'enquête d'Optima n'ayant pas pour objectif d'évaluer l'impact de sa propre action mais de décrire la situation des différents quartiers.

En synthèse, ce pour quoi plaident les résultats partiels exposés ici, c'est surtout pour une **reproduction de ce remarquable travail d'enquête** maintenant qu'un temps suffisant s'est

écoulé (près de quatre ans) pour qu'on puisse s'attendre à en voir certains effets. Cela nous paraît d'autant plus utile que peu de quartiers en Wallonie ont fait l'objet d'un investissement d'animation à ce point pensé et qu'il serait un peu absurde de ne pas saisir l'occasion pour tenter de mesurer l'impact de ce travail. La première exploration des données de l'enquête d'Optima nous montre que, moyennant quelques améliorations, elle peut constituer un remarquable instrument d'évaluation d'une politique publique favorable au capital social, **à condition d'intégrer l'aspect diachronique du processus** et d'intégrer l'inévitable décalage temporel entre l'impulsion et les résultats attendus. Cette conclusion nous paraît d'autant plus évidente que, la mesure en « t0 » ayant déjà été effectuée, il n'y aura plus à répéter l'ensemble du processus et qu'il serait assez facile de prendre une première mesure en « t1 », c'est-à-dire, par exemple, après une première période de cinq ans.

## **Table des matières**

|  |           |
|--|-----------|
| <b>Remerciements</b>   | <b>2</b>  |
| <b>Introduction</b>  | <b>3</b>  |
| <b>Du point de vue des politiques publiques</b>                      | <b>4</b>  |
| <b>Les approches agrégées</b>  | <b>6</b>  |
| <b>L'approche individuelle</b>                                       | <b>8</b>  |
| Les études quantitatives   | 8         |
| Les études qualitatives  | 9         |
| <b>La sélection d'un terrain de recherche pertinent</b>              | <b>9</b>  |
| Ougrée, le REIT et Optima  | 10        |
| Potentialités et limites de l'étude d'Ougrée                         | 12        |
| <b>Présentation d'Optima</b>   | <b>14</b> |
| <b>Historique des interventions sur Ougrée</b>                       | <b>16</b> |
| Le Centre de ressources  | 17        |
| L'action communautaire avec les habitants du quartier Biez du Moulin | 19        |
| Projet photo et vidéo  | 20        |
| Actions de dynamisation sociale                                      | 21        |
| Actions avec les écoles et la petite enfance                         | 21        |
| <b>L'enquête Optima de 2004</b>                                      | <b>23</b> |
| Description de la population   | 24        |
| La participation associative   | 30        |
| Le capital social informel   | 32        |
| La santé et sa gestion   | 36        |
| L'éducation des enfants  | 38        |
| Logement et quartier   | 40        |
| <b>La partie qualitative</b>   | <b>45</b> |
| <b>Du point de vue des participants</b>                              | <b>46</b> |
| L' « entrée en matière »   | 47        |
| Tradition associative ou « création nette de capital social » ?      | 47        |
| Bénéfices de la participation ( ?)                                   | 50        |
| Attentes de reconnaissance   | 51        |
| Un effet de notoriété et de convivialité                             | 52        |
| <b>Les externalités</b>  | <b>55</b> |
| <b>Le rôle d'Optima</b>  | <b>66</b> |
| La dynamisation  | 66        |
| La coordination  | 68        |
| Le soutien logistique  | 68        |
| La visibilité  | 69        |
| <b>Conclusion</b>  | <b>70</b> |
| <b>Table des matières</b>  | <b>73</b> |

